

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression

- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

L'OPINION PUBLIQUE

Journal Hebdomadaire Illustré

Abonnement, payable d'avance : Un an, \$3. — Etats-Unis, \$3.50.
Tout semestre commencé se paie en entier.
On ne se désabonne qu'au bureau du journal, et il faut donner au moins quinze jours d'avis.

Vol. VII.

No. 43.

Prix du numéro, 7 centins.—Annonces, la ligne, 10 centins.
Toute communication doit être affranchie.
Les remises d'argent doivent se faire par lettres enregistrées ou par bons sur la poste.

JEUDI, 9 NOVEMBRE 1876

Rédaction, Administration, Bureaux d'Abonnements et d'Annonces : Nos. 5 et 7, Rue Bleury, Montréal.—GEO. E. DESBARATS, Directeur-Gérant.

SOMMAIRE

Revue Européenne, par P. C.—Nos gravures : Saint-Paul-l'Ermitte ; Pèlerinage à Lourdes.—Les aventures du capitaine Hatteras, par Jules Verne (suite). —Les Canadiens de l'Ouest : Antoine Leclerc, par Joseph Tassé.—Nouvelles générales.—Souvenirs de famille.—L'amour maternel chez les chats.—Variétés.—Enigmes, charades, problèmes, questions, etc.—Poésie : Promenade de trois morts, fantaisie, par Octave Crémazie (suite).—Littérature canadienne : Le roi des étudiants, par Vincelas-Eugène Dick (suite).—Le jeu de dames.—Prix du marché de détail à Montréal.

GRAVURES : Gravures qui accompagnent le texte des aventures du capitaine Hatteras : Un pèlerinage à Lourdes ; Paroisse de Saint-Paul-l'Ermitte.

REVUE EUROPEENNE

Aurons-nous ou n'aurons-nous pas la guerre ? Voilà une question qui, ces jours derniers, courait les rues à Québec et à Montréal, tout comme à Londres et à Paris ; une question qui s'imposait à vous au foyer domestique, tout comme dans la presse ou sur la place publique. La trompette d'alarme a sonné en Amérique comme en Europe ; les escadres anglaises du Pacifique et de l'Atlantique ont reçu l'ordre de se tenir prêtes à protéger les côtes maritimes de notre confédération ; la bourse s'est émue à New-York et chez nous, et, *last though not least*, notre boulanger est venu nous dire *qu'à cause de la guerre*, il élevait d'un sou le prix du pain ! Pour employer encore une phrase anglaise, c'est ce qui s'appelle : *to bring a thing home to you*. Hélas ! voilà un nouvel impôt qui, guerre ou non, comme tous les autres impôts, mettra beaucoup plus de temps à s'en aller qu'il n'en a mis à venir !

C'est, tout de même, une leçon pour ceux de nos lecteurs qui se permettaient de trouver un peu ennuyeuses nos longues dissertations sur les Principautés Danubiennes, sur l'état politique et social de l'Autriche-Hongrie, sur les intrigues des puissances du Nord ! Ce sera aussi pour nous un excellent prétexte de nous replonger dans ces régions barbares et ténébreuses.

Nous le faisons d'autant plus volontiers, que la nouvelle trêve que le télégraphe vient de nous accorder pourrait bien ne pas être de longue durée, et que le baromètre de la bourse, remonté un peu ces jours-ci, sera peut-être redescendu jusqu'à l'indication de *tempête*, avant même que nous n'ayons terminé cette revue.

Il y a une chose bien frappante : c'est que plus les Serbes sont battus, plus leurs exigences augmentent. Chaque nouvelle défaite rend le général Tcherniaïeff plus intraitable. C'est un phénomène tout nouveau dans les affaires de ce monde ; après cela, il ne faut pas être sorcier pour deviner qu'ils se font battre pour le compte d'autrui, et qu'ils attendent tout de la puissance qui se tient derrière eux.

On se demande, cependant, comment il se fait que, malgré l'appui de la Russie, la Serbie, qui passait depuis longtemps pour être si forte et si bien préparée à la guerre, ait eu tous les désavantages, tandis que l'Herzégovine s'était rendue si redoutable, et que le Monténégro se tire si bien d'affaire.

Nous en avons déjà donné plusieurs raisons dans notre avant-dernière revue. Les principales sont l'infériorité numérique rendue plus funeste par l'éparpillement nécessaire des forces serbes, le peu

d'homogénéité de l'armée ; enfin, malgré tout ce qu'on a pu dire ou prétendre, la supériorité de l'armement des Turcs, et chez eux une *passivité* qui est favorable à la discipline.

Mais, indépendamment de tout cela, il y a des conditions stratégiques qui ont influé beaucoup sur le résultat, et qui, il y a déjà une couple de mois, ont été exposées dans la correspondance militaire de la *Revue Britannique*. Elles ne seront pas inutiles à l'intelligence des événements qui se passent aujourd'hui, et qui, d'après les derniers télégrammes, annoncent le commencement de la fin, à moins que l'intervention active et ouverte de la Russie ne vienne enfin secourir le prince Milan et le général Tcherniaïeff.

Trois rivières d'une valeur militaire réelle, dit cet écrivain que nous avons déjà cité plusieurs fois, coulent en Serbie : la Drina, la Morava et le Timok. Les sources de ces rivières sont en Turquie ; par conséquent, les principaux passages qui y aboutissent pour entrer en Serbie, appartiennent à la puissance adverse ; d'autre part, comme le Timok et la ligne frontière du côté de Nisch forment un angle aigu vers la Turquie, sur la ligne principale du Danube à Constantinople par Sofia, c'est-à-dire vers le point le plus rapproché des ressources centrales de l'empire ottoman ; c'est donc vers cet angle saillant, dangereux pour les Serbes, puisqu'il forme pour eux un angle rentrant, que devaient se porter tous les efforts des troupes musulmanes, pour peu que ces dernières fussent sous la direction de chefs ayant les notions les plus élémentaires de la stratégie. Du moment où les Serbes ne prenaient pas l'offensive, ne marchaient pas résolument en avant, qu'ils n'occupaient pas ou ne pouvaient pas occuper Widdin et Sofia, ils se trouvaient dans une situation aussi défavorable que les Autrichiens en 1866, attaqués par la Saxe et la Silésie, et les Français en 1870, menacés du côté de la Sarre et du Rhin. De cette analogie même des faits, il semblerait résulter une manière de procéder identique, pouvant provenir de conseils étrangers ; ce qui donnerait quelque créance au bruit de projets de campagne élaborés par des officiers de l'état-major allemand. Que l'ancien voyageur en Turquie, M. de Moltke, ou que le major du Blum soient pour quelque chose dans ces combinaisons, menées avec une entente réelle des choses de la guerre, il n'en résulte pas moins que la ligne du Timok est tombée entre les mains des Turcs.

Cela s'écrivait au mois d'août, et bien d'autres choses sont tombées entre les mains des Turcs du côté de la Serbie. La correspondance de Vienne au *Times* confirme la prise de Djunis, après une lutte de six jours ; une partie de l'armée Serbe se retirerait vers Deligrade ; et d'après les dépêches les plus récentes, les Serbes seraient bientôt obligés de porter leur ligne de défense bien en arrière d'Alexinat. Si la Russie ne déclare point la guerre ou n'obtient point un armistice réel, Belgrade même sera bientôt en danger.

Cette capitale de la principauté, ou, si l'on veut, du royaume serbe, est une ville d'environ 27,000 âmes, ce qui était à peu près la population de Québec il y a cinquante ans. Elle est bien fortifiée, possède deux citadelles et est susceptible de renfermer une forte garnison.

Elle est située sur le Danube, au confluent de la Save. Comme Bucharest et d'autres villes de ces régions, Belgrade est le centre d'un certain mouvement intellectuel et social. L'une est la capitale du monde *romain*, l'autre du monde *slave* en dehors de la Russie. Toutes ces villes ont un aspect étrange ; c'est un mélange de barbarie orientale et de civilisation européenne.

L'étranger qui parcourt pour la première fois les rues de Belgrade, dit M. Courrière, regarde avec étonnement autour de lui. Ici commence

l'Orient ; on le sent par les yeux, les oreilles, le nez et les pieds. Les maisons sont basses, irrégulières et couvertes de tuiles ; par endroits on aperçoit le toit en zinc d'un minaret ; à chaque pas ce sont des visages, des costumes, des marchandises et des sons inconnus. La façade des maisons pour la plupart du temps consiste en une grande fenêtre, ou, pour mieux dire, en un volet qui s'ouvre le jour et sert d'enseigne, et qui se ferme la nuit. A l'intérieur, l'artisan travaille sous les yeux du public. Ici on trouve des représentants de toutes les provinces de la péninsule des Balkans, et même de l'Europe entière.

Du reste, si Belgrade se voit bientôt assiégée par les Turcs, comme les derniers télégrammes nous le font pressentir, ce ne sera rien de bien nouveau dans son histoire. Elle a été, nous disent les dictionnaires géographiques, bien des fois prise et reprise, notamment en 1526, par Soliman II ; en 1688, par le duc de Bavière ; en 1690, par les Turcs ; en 1717, par le prince Eugène ; en 1789, par Laudon ; en 1806, par Czerni Georges, qui commandait les Serbes insurgés ; enfin, en 1812, par les Turcs. Ce n'est certainement point "Mons la Pucelle," qui elle-même fut prise par Louis XIV, et plusieurs fois depuis.

Quelques succès que les Turcs aient pu remporter ces jours derniers, et en supposant même qu'ils n'aient pas été exagérés dans les dépêches, deux circonstances peuvent encore arrêter leur marche vers la capitale de la Serbie : la première, la concession réelle d'un armistice que ces mêmes dépêches annoncent comme très-prochaine, grâce aux efforts que la Russie a joints à ceux de l'Angleterre ; la seconde, l'arrivée prochaine de la saison d'hiver, qui est, dit-on, très-rigoureux dans ces pays, et s'annonce plus à bonne heure qu'à l'ordinaire. Si l'on en croit les correspondances, la Russie serait plus modérée dans ses prétentions, moins désireuse de la guerre qu'on ne le supposait. Mais cela ne garantit rien. Il y a en Russie, comme partout ailleurs, deux courants d'opinion ; le plus faible en réalité, quoique le plus fort en *droit*, est celui qui s'accorde avec les désirs du Czar lui-même qui veut maintenir la paix. Mais l'autre courant, celui de l'opinion nationale, peut, par le premier événement venu, devenir irrésistible. Lorsqu'il y a quelques jours, les nouvelles étaient tout à fait à la guerre, c'est que l'effet produit en Angleterre par les cruautés des Turcs avait prêté des forces à ce même parti. Aujourd'hui que le gouvernement anglais a parlé d'envoyer 80,000 hommes à Constantinople, que des préparatifs sérieux ont même été faits dans la flotte et dans l'armée, c'est le parti des prudents et des diplomates qui paraît avoir repris le dessus à Saint-Petersbourg.

Il en est de même dans l'opinion publique de la chrétienté. On avait répondu au *factum* de M. Gladstone en évoquant avec tous les détails historiques, les cruautés du général russe Souvarov, celles plus récentes de la guerre de Pologne, celles enfin d'un autre général moscovite dans le Caucase ; mais voici que le patriarche arménien vient de faire publier un récit de la conduite des Turcs en Arménie, et de déclarer que bien que l'Eglise russe n'ait jamais été bien tendre à l'égard de l'Eglise arménienne, il considérerait les Cosaques comme de véritables libérateurs. Ainsi, la question est de savoir quels sont les plus barbares parmi tous ces barbares ?

Elle est embarrassante, et les journaux catholiques d'Europe sont loin d'être un-

nimes sur ce point. Ils ont tous raison, cependant lorsqu'ils repoussent les accusations injustes portées contre le souverain pontife par les libres-penseurs et certains protestants qui l'accusent d'être ligué avec le sultan dans l'intérêt du despotisme. Un grand despote que celui qui n'a plus même un palais et une église à lui en toute sûreté ! L'inconséquence de ces politiques qui déclament contre l'ingérence de l'Eglise dans les affaires des états, et qui voudraient forcer le Pape à intervenir entre une puissance schismatique et une puissance infidèle, est quelque chose de bien ridicule. Sans doute que Pie IX offre au ciel ses prières les plus ferventes pour les malheureux chrétiens de la Bulgarie, et dans l'état où l'on réduit les injustices des puissances européennes, c'est bien, l'on en conviendra, tout ce qu'il peut offrir.

Le ministère Dépréts continue ses persécutions, et une nouvelle circulaire au sujet des ordres religieux menace de toutes les rigueurs de la loi ceux qui feront des vœux contrairement aux décrets antérieurement portés ! C'est ainsi qu'on entend la liberté au Quirinal.

Le successeur du cardinal Barnabo, le cardinal Franchi, préfet de la propagande, vient de faire dans la catholique Irlande et dans la protestante Angleterre, une visite presque triomphale qu'il n'aurait certainement pas accomplie, sans encombre dans les différentes parties du royaume d'Italie, où les pèlerins espagnols se sont vus refuser, par ordre du gouvernement, les privilèges que l'on accorde d'ordinaire aux caravanes de voyageurs un peu nombreuses.

Le cardinal Franchi a pu constater l'immense avenir qu'a la religion catholique dans les pays où la liberté constitutionnelle est bien comprise et bien pratiquée, et nul doute qu'il ne rapporte de son voyage l'impression la plus favorable à l'égard du gouvernement et du peuple de la Grande-Bretagne.

En Irlande, il a assisté à la dédicace solennelle de l'église de Sainte-Croix, au nouveau séminaire de Clonliffe, près de Dublin. Il y a rencontré tous les membres de l'épiscopat irlandais, parmi lesquels on remarquait le vénérable cardinal archevêque Cullen, et l'archevêque de Tuam, un des plus âgés de la chrétienté. Il n'y avait pas moins de cinq archevêques, vingt-deux évêques et au-delà de trois cents prêtres. Le Canada se trouvait représenté par l'évêque de London.

Cette grande cérémonie avait lieu dans la vallée de Clontarf, où le vendredi-saint de l'an 1014, le roi irlandais Brian Borihme, le crucifix à la main, combattait les Danois, ennemis de la religion et de l'Irlande. On peut s'imaginer l'enthousiasme qu'excita le célèbre père Burke, en évoquant ces souvenirs avec cette éloquence chaleureuse qui est le don naturel des enfants de la Verte-Erin.

Quelques jours plus tard, le préfet de la propagande était reçu à Salsford par toute la hiérarchie catholique de l'Angleterre, présidée par le cardinal Manning. Les colonnes des journaux anglais nous donnent les détails de cette autre grande et touchante cérémonie, qui ne le cédait en rien à la première.

L'office à la cathédrale, la réception au palais épiscopal, le banquet au séminaire où des discours remarquables

furent prononcés, témoignent du plus grand enthousiasme. Le cardinal a visité, dans ces deux pays, un grand nombre de maisons d'éducation, d'hospices, de fondations religieuses de tout genre, et il a pu voir de ses yeux les merveilles que le catholicisme y a opérées dans un très-court espace de temps.

Enfin, pour que l'Écosse ne paraisse point en arrière des deux autres royaumes, on vient de faire, dans les Highlands, l'inauguration d'un nouveau monastère de Bénédictins, religieux expulsés de ce pays il y a déjà plus de trois siècles. Lord Lovat, lord Ripon et plusieurs autres laïques distingués ont prononcé des discours éloquents rapportés par tous les journaux.

Voilà des faits bien touchants et capables de consoler l'Église des épreuves et des misères qu'elle rencontre ailleurs. P. C. Québec, 30 octobre 1876.

NOS GRAVURES

Saint-Paul l'Ermitte.—Des difficultés sans nombre, occasionnées par la rivière L'Assomption, qui, le printemps et l'automne, mettaient la population de ce côté dans l'impossibilité d'aller à l'église, avaient porté les principaux habitants à faire les démarches nécessaires auprès des autorités ecclésiastiques pour obtenir une division de la paroisse.

Pendant près de trente ans, représentations, prières, supplications, démarches et murmures, tout fut inutile. Mais enfin, après ce long laps de temps, l'évêque, se rendant au désir empressé des gens, leur fit signifier la bonne nouvelle, qui fut reçue avec des transports d'une joie vive et d'un vrai bonheur. Le soir de cet heureux jour, il y eut des feux de joie et illumination.

On se prépara donc à l'instant, et la nouvelle paroisse, sous le vocable de Saint-Paul l'Ermitte, fut érigée, canoniquement, le 29 novembre 1856. Elle le fut civilement le 26 février 1857 ; et le 29 août 1858, monseigneur Ignace Bourget, évêque de Montréal, bénissait la première pierre de la nouvelle église.

Prise entièrement sur la paroisse de Repentigny, monsieur Jean-Baptiste Labelle étant curé, la nouvelle paroisse fut desservie par ce monsieur jusqu'à l'arrivée de monsieur l'abbé Huot, son premier curé, nommé le 15 septembre 1859.

Dans le printemps de cette même année 1859, la maison d'école du village fut érigée en chapelle, et on y célébra l'office divin jusqu'à l'ouverture de la nouvelle église. Celle-ci fut consacrée, et la sainte messe y fut célébrée pour la première fois par monseigneur Bourget, en présence de vingt-un prêtres, le 9 novembre 1859.

Des difficultés survenues entre les syndics et les entrepreneurs paralysèrent la bonne volonté de la population, et l'église resta inachevée pendant treize ans.

En 1872, monsieur l'abbé Huot, à force de démarches et de supplications, étant parvenu à mettre un terme à toutes ces difficultés, les travaux de l'intérieur de l'église furent aussitôt repris, et aujourd'hui, la paroisse de Saint-Paul l'Ermitte peut s'enorgueillir de son église, dont le bon goût, la richesse et l'élégance en font un véritable bijou, et la distinguant comme une des plus belles églises de la côte nord.

Par malheur, il a fallu y placer des galeries latérales, car le village Charlemagne, annexé à la paroisse, canoniquement, le 19 février 1872, et civilement, le 19 mars 1874, donnait à la nouvelle paroisse trois cents âmes de plus et nécessitait ce changement dans les plans. Cependant, ces galeries sont si élégantes et si riches d'ornements, que, vraiment, on regretterait, même à présent, de les voir disparaître.

Tout l'intérieur de l'église est blanc, mais parsemé des plus beaux ornements, qui lui communiquent une élégance et une légèreté ravissantes.

De sa voûte à plein cintre sont suspendus six lustres en cristaux, dont deux, par leur dimension et leur éclat, ne laissent rien à désirer.

En portant les regards sur le sanctuaire, on éprouve un saisissement involontaire,

qui se traduit toujours par une exclamation. Les autels sont brillants de richesse, et la gloire magnifique qui surmonte l'autel principal, au milieu de laquelle apparaît la Vierge Immaculée, produit dans l'âme une de ces sensations que l'on aime à éprouver, mais qu'il est difficile ou même impossible de rendre.

Puis, que de piété on éprouve en parcourant ce sanctuaire béni, où le goût a su si heureusement grouper les principaux traits de la vie de saint Paul l'Ermitte ! Le tparoisien peut, à son aise, s'éduquer et s'instruire en contemplant ces fresques si habilement peintes, et qui lui rappellent la vie entière du patron.

Une première fresque représente saint Paul l'Ermitte, âgé de quinze ans, laissant la maison paternelle et distribuant ses biens aux pauvres. Que de majesté dans ce jeune homme, sur la figure duquel se peint si bien l'énergie, la candeur et la piété ! Que d'expression dans ce groupe de malheureux, qui se pressent aux pieds du saint jeune homme et qui attendent les pièces d'or qu'il distribue ! Ces deux serviteurs, placés sur le balcon du château, pour mieux jouir du spectacle, ne semblent-ils pas montrer leurs sentiments de curiosité et d'admiration tout à la fois ? Et puis cet esclave, soutenant ce coffret ouvert et rempli d'or, ne semble-t-il pas porter sur la figure un envieux intérêt ? Avec tout cela, la verdure, qui encadre si bien le sujet, réjouit la vue et indique l'habileté de l'artiste.

La seconde fresque représente saint Paul l'Ermitte à l'âge de trente ans, en prière dans le désert. Il ne fait pas encore jour, l'aurore brillante apparaît derrière les montagnes lointaines, et illumine la figure du saint à genoux auprès de sa grotte. Ses regards, élevés vers le ciel, ont quelque chose de surnaturel qui porte à la piété. Ces palmiers qui s'élèvent au-dessus de la grotte et qui se perdent dans un ciel obscur, laissant voir le corbeau avec son pain miraculeux, tranchent admirablement bien avec le magnifique brillant de l'aurore que de petits nuages coupent avec art.

La troisième fresque représente saint Paul l'Ermitte, âgé de cent treize ans, recevant la visite de saint Antoine. Vraiment, à voir ces deux saints vieillards s'embrassant, on pourrait jurer qu'ils sont vivants. Saint Paul l'Ermitte est tout étonné de voir encore un être vivant, lui qui n'en a pas vu depuis l'âge de quinze ans. La figure de saint Antoine porte le respect profond que produit sur lui le vénérable vieillard, en présence duquel l'inspiration divine l'a conduit. Un palmier, sur lequel repose encore le corbeau, élevant sa cime dans un ciel magnifiquement illuminé, produit un grand effet. Puis la vue d'une partie de la grotte, et cette fontaine jaillissant d'un rocher et formant un ruisseau, toutes ces choses réunies font de ce tableau une peinture qui enchante.

La quatrième fresque représente la mort de saint Paul l'Ermitte et les lions qui creusent sa fosse. Saint Paul est agenouillé, élevant les mains et les regards vers le ciel. L'œil de Dieu, d'où s'échappent des rayons qui tranchent admirablement l'azur des cieux et qui illuminent la figure du saint, indique visiblement que déjà son âme est au ciel. Saint Antoine, portant sur son bras le manteau de saint Athanase, est debout, les mains jointes, exprimant par ses traits le saisissement et la vénération. Les deux lions qui commentent une fosse, portent les regards sur saint Paul et laissent visiblement voir leur mission mystérieuse.

L'autel de gauche manque encore, ainsi que les ornements des pilastres. Quoi qu'il en soit, ce sanctuaire inspire tout à la fois et la piété et l'admiration. Aussi, on y prie à l'aise et il en coûte de s'éloigner de ce petit paradis.

L'artiste italien, monsieur Louis Capello, demeurant à Montréal, qui a fait les fresques de cette église, doit être fier de son ouvrage, et peut espérer, en même temps, le succès qu'il mérite à si juste titre. Nous lui souhaitons d'être mieux connu, car alors assurément, il sera encouragé.

Pèlerinage à Lourdes.—Depuis quel- que temps, une foule de pèlerins anglais ont visité la grotte de Notre-Dame de Lourdes. Notre double-page représente les incidents d'un de ces pèlerinages, auquel 3,500 personnes ont pris part. Chacune d'elles portait sur la poitrine une croix en drap rouge, et pendant la procession, qui était précédée de la croix et accompagnée d'un corps de musique, la plupart récitaient le chapelet. En arrivant à Lourdes, le père Marie-Antoine, un capucin de Toulouse, orateur éloquent et zélé, leur adressa quelques mots. Dans la place publique près de la gare, les pèlerins furent assiégés par une foule de femmes avec des immenses paniers plats, demandant le privilège de porter à la grotte les provisions des voyageurs. Ces femmes, quoique peu robustes en apparence, portent, pour quelques sous, d'énormes charges, soit sur leur tête, soit dans leurs mains. Les pèlerins trouvèrent, le long du chemin, des objets de charité, sous la forme de mendians aveugles ou difformes. A la grotte, après les dévotions d'usage, ils puisèrent de l'eau pour en apporter à leurs amis. Tout se passa, disent les journaux anglais, avec le plus parfait décorum. Ce qui n'empêcha pas que le *Times* publiait un article empreint de tous les préjugés protestants sur Lourdes et les faits qui s'y sont passés et s'y passent encore. L'infatigable champion du catholicisme en Angleterre, Mgr. Capel, qui se trouvait en ce moment à Lourdes, n'eut garde de laisser passer sans réplique les appréciations du *Times*.

Ce journal, tout en maintenant sa manière de voir au sujet d'une dévotion qu'il qualifie d'*excitation spirituelle malsaine*, n'en a pas moins répondu avec courtoisie à la lettre de Mgr. Capel que nous donnons en entier :

A l'Éditeur du *Times*.

Lourdes, 11 septembre 1876.

Monsieur,

A mon arrivée ici, j'ai eu occasion de lire l'article sur le sanctuaire de Lourdes qui a paru dans le *Times* du 2 courant. Me trouvant sur les lieux, j'ai pu chercher à répliquer à certaines assertions contenues dans cet article.

Il a été constaté que dans l'espace de ces huit jours, 20,000 pèlerins sont venus ici en bandes formées sous la direction de comités, composés de prêtres et de laïques, de Belgique, d'Angoulême, Nîmes, Dijon, Marseille, etc., et des environs de Lourdes. La diversité des localités d'où affluaient ces pèlerins et la facilité de s'accoster librement et franchement dans la foule m'ont permis de concevoir une opinion juste du sentiment général des pèlerins qui visitent la grotte de Lourdes. Comme il y a dans votre article bien des choses blessantes pour un catholique, veuillez me permettre, comme témoin oculaire, de relever certaines inexactitudes.

1.—L'apparition de Lourdes ne s'impose pas, ainsi que vous l'avancez, "comme un droit à la croyance du monde catholique entier." On pourrait être bon catholique et n'être pas convaincu soit de l'apparition, soit des miracles à Lourdes, qu'on dit s'être effectués.

Il est reconnu par tout catholique que le pouvoir des miracles se manifeste dans l'Église et qu'il y a eu des visions ; mais la croyance en telle vision, en tel miracle repose sur les preuves qui viennent à leur appui. Et ces preuves, l'apparition de Lourdes n'en manque pas ; tout fidele peut dire avec l'un des écrivains qui ont consciencieusement examiné et discuté les privilèges de ce sanctuaire : *Credidi quia vidi, propter quod locutus sum*.

2.—Il est impossible de se mêler aux dévotions des pèlerins sans être frappé de l'honnête conviction qui les anime sur la réalité de l'apparition, de leur fervente piété et du zèle qu'ils montrent pour rendre honneur à Dieu en toute vérité. C'est aux plus grands sacrifices de temps, d'argent et de leur bien-être que la plupart entreprennent ce pèlerinage. Après des nuits passées, serrés dans les wagons, on les voit accourir à jeun au sanctuaire pour y recevoir la sainte communion. Un grand nombre attendent jusqu'à onze heures sans prendre de nourriture et passent toute la journée en prières dans la basilique et la grotte.

3.—Je me suis informé le plus scrupuleusement auprès des habitants de la localité sur leur croyance au sujet de l'apparition. Soldats, ouvriers, commerçants, employés du chemin de fer, etc., à de bien rares exceptions près, m'ont exprimé leur ferme conviction sur la réalité de la vision et se sont indignés à cette phrase de votre article : "La population de Lourdes, comme il est bien connu, ne fait point mystère de sa croyance que tout cela n'est qu'une fraude." Ils vous invitent à vous rendre, le 15 août, à leur procession et à juger de leur croyance.

4.—Quant aux guérisons miraculeuses, je voudrais adresser vos lecteurs à l'ouvrage si calme et judicieux sur "la grotte" du Dr. Dozon, éminent praticien, médecin légiste près de la

cour de justice... citant une nomenclature détaillée de ces guérisons miraculeuses, qu'il atteste avoir étudiées avec le plus grand soin. "Je déclare, ajoute-t-il, que les guérisons qui se sont produites au sanctuaire de Lourdes, sous l'action de l'eau de la fontaine, en ont rendu le caractère surnaturel parfaitement évident aux hommes de bonne foi. Je dois avouer ici que, sans ces guérisons, mon esprit, peu enclin à accepter une explication miraculeuse quelconque, n'aurait cédé que bien difficilement, même sur un fait si remarquable sous tous les rapports : l'apparition. Mais les guérisons dont j'ai été si souvent témoin oculaire ont jeté dans mon esprit une lumière qui ne m'a pas permis de méconnaître l'importance des visites de Bernadette aux grottes de Manabielle et la réalité des apparitions dont elle a été favorisée..."

Ce témoignage d'un homme de l'art distingué, qui a suivi dès le début et Bernadette et les miracles de la grotte, est tout au moins digne d'égards et de respect.

Je dois ajouter que le grand nombre de pèlerins qui se rendent à Lourdes y viennent dans le but pieux de s'amener, d'augmenter leur piété pour la régénération de leur pays, de faire profession publique de leur foi en le Fils de Dieu et Sa Mère Immaculée. Plusieurs s'y rendent pour être guéris de leurs infirmités physiques, et au rapport de témoins oculaires, beaucoup s'en retournent guéris. Accuser d'incrédulité, comme le fait votre article, ceux qui, malgré cela, ont recours aux eaux minérales des Pyrénées, équivaut à lancer la même accusation à nos magistrats quand ils infligent un châtement aux individus de la secte des *peculiar people*, parce qu'ils refusent tout secours médical.

5.—Ma santé m'a forcé de passer les hivers de 1860 à 1867 à Pau. Là, j'ai été dans le cas de faire les investigations les plus minutieuses sur l'apparition de Lourdes. Après bien des enquêtes à l'endroit de Bernadette et de quelques-uns des miracles, j'ai acquis la certitude que si certains faits doivent être établis sur le témoignage humain, on ne peut refuser à l'apparition de Lourdes le caractère d'un fait incontestable. Ce n'est pourtant pas un article de foi, et tout catholique peut l'accepter ou le rejeter sans encourir la louange ou le blâme.

J'ai l'honneur d'être, etc., F. J. CAPEL.

Voici un singulière histoire de joueurs, racontée par Jules Noriac, dans le *Monde Illustré*.

Il y avait, à Marseille, il y a quelque vingt ans huit ou dix jeunes gens qui se réunissaient à la salle N... et qui, après souper, jouaient assez gros jeu.

Un soir, ils invitèrent Méry à souper, espérant un de ces bons récits que l'auteur d'*Héva* faisait si bien.

Le souper fut très-gai ; Méry, suivant son habitude, était étincelant ; les vins étaient fins, les mets exquis.

Le repas terminé, on passe au tapis vert, et la partie, commencée assez sagement, devient tout à fait dangereuse ; il était quatre heures du matin, l'heure terrible où l'on jette les louis sur le tapis tout comme on jetterait des haricots.

Tout à coup éclate un orage épouvantable. Les éclairs font palir les lampes du salon et verdir les visages terrifiés des joueurs. Le tonnerre gronde, la maison tremble, et ceux qui riaient un instant avant sont plus qu'impressionnés. Un éclair terrible, un coup de tonnerre plus formidable, arrêta le jeu net.

A cet instant, Méry se lève et s'écrie : "Jeunes gens, c'est le ciel qui vous parle ; ce n'est pas le tonnerre qui gronde, c'est Dieu ! Dieu qui vous a mis sur la terre, Dieu qui vous a comblés des dons de la jeunesse et de la fortune, Dieu qui a fait de vous des heureux du jour et que vous offensez. Ah ! ne dites pas non. Jouer, c'est offenser le Créateur ; demander quelque chose au hasard, n'est-ce pas insulter Celui qui vous a tant donné ?"

Les jeunes gens surpris regardaient leur vieil ami qui venait de perdre l'argent qu'il avait sur lui en riant beaucoup. D'abord ils avaient cru à une plaisanterie ; mais en voyant Méry menaçant, indigné, le regard en feu, ils inclinèrent la tête, et les plus cuirassés ne purent s'empêcher de frissonner. Méry continua :

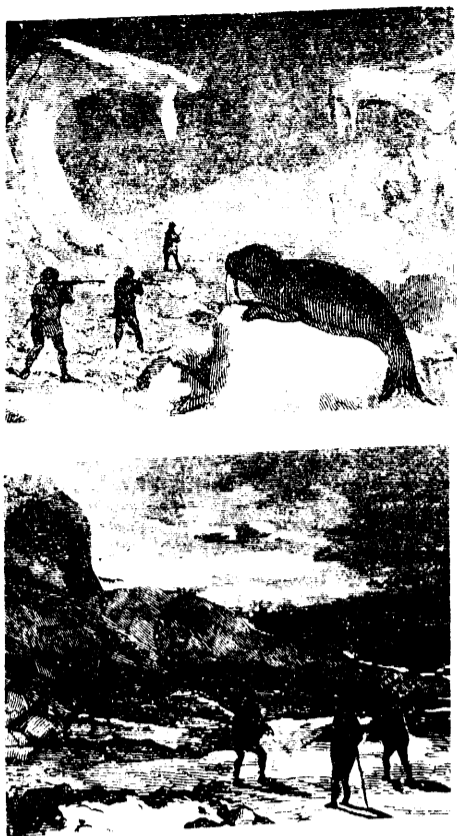
"Ah ! croyez-moi, le jeu est le vice le plus ignoble qui soit au monde ; il suppose l'apreté au gain, il entraîne à la mauvaise foi, il enduret le cœur, puisque le joueur ne peut avoir de joie qu'au détriment d'autrui ; il conduit à tous les mensonges, à toutes les lâchetés, à toutes les bassesses. Ah ! ne croyez pas que je vous veuille faire une morale stérile, en un discours mal venu ; ah ! mes enfants, ce n'est pas cela. Je me lève au milieu de vous et je vous crie : Ne faites point ce que j'ai fait, ce n'est pas vous que j'accuse. C'est le jeu. Regardez-moi, je vous prie : le jeu m'a tout pris. Il m'a pris ma jeunesse, ma santé, ma gloire, ma fortune, tenez, s'écria-t-il en s'animaient, il m'a pris mes cheveux, il a semé des rides sur mon visage, il m'a creusé les joues. Voici les trous, vous pouvez les toucher comme saint Thomas ; tenez, tenez, regardez, il m'a pris jusqu'à mes dents, il ne m'en reste plus que trois !"

Et il ouvrit la bouche et jeta un coup d'œil sur l'assemblée.

"Allons ! fit l'auteur de *la Floride*, j'en aurai toujours converti un, je n'aurai pas perdu ma journée ; et, s'adressant à son unique auditeur, il lui dit :

—A quoi pensez-vous, monsieur B... ?

—Mais, répondit le jeune homme, nous ne sommes plus que deux, et je me demandais à quel jeu je pourrais bien vous jouer les trois dents qui vous restent."



GRAVURES QUI ACCOMPAGNENT LE TEXTE DES "AVENTURES DU CAPITAINE HATTERAS"

AVENTURES
DU
CAPITAINE HATTERAS
PAR JULES VERNE

SECONDE PARTIE
LE DÉSERT DE GLACE

CHAPITRE VIII. — EXCURSION AU NORD DE LA BAYE VICTORIA

Le lendemain, aux premiers rayons du soleil, Clawbonny gravit les rampes assez roides de cette muraille de rochers contre laquelle s'appuyait Doctor's House; elle se terminait brusquement par une sorte de cône tronqué. Le docteur parvint, non sans peine, à son sommet, et de là son regard s'étendit sur une vaste étendue de terrain convulsé, qui semblait être le résultat de quelque commotion volcanique; un immense rideau blanc recouvrait le continent et la mer, sans qu'il fût possible de les distinguer l'un de l'autre.

En reconnaissant que ce point culminant dominait toutes les plaines environnantes, le docteur eut une idée, et qui le connaît ne s'en étonnera guère.

Son idée, il la mûrit, il la combina, il la creusa, il en fut tout à fait maître en rentrant dans la maison de neige, et il la communiqua à ses compagnons.

— "J' m'est venu à l'esprit, dit-il, d'établir un phare au sommet de ce cône qui se dresse au-dessus de nos têtes.

— "Un phare ? s'écria-t-on.
— Oui, un phare ! Il aura un double avantage, celui de nous guider la nuit, lorsque nous reviendrons de nos excursions lointaines, et celui d'éclairer le plateau pendant nos huit mois d'hiver.

— A coup sûr, répondit Altamont, un semblable appareil serait une chose utile; mais comment l'établirez-vous ?

— Avec l'un des fanaux du *Porpoise*.
— D'accord; mais avec quoi alimenterez-vous la lampe de votre phare ? Est-ce avec de l'huile de phoque ?

— Non pas ! la lumière produite par cette huile ne jouit pas d'un pouvoir assez éclairant; elle pourrait à peine percer le brouillard.

— Prétendez-vous donc tirer de notre houille l'hydrogène qu'elle contient, et nous faire du gaz d'éclairage ?

— Bon ! cette lumière serait encore insuffisante, et elle aurait le tort grave de consommer une partie de notre combustible.

— Alors, fit Altamont, je ne vois pas...

— Pour mon compte, répondit Johnson, depuis la lentille de glace, depuis la construction du Fort-Providence, je crois M. Clawbonny capable de tout.

— Eh bien, reprit Altamont, nous direz-vous quel genre de phare vous prétendez établir ?

— C'est bien simple, répondit le docteur, un phare électrique,

— Un phare électrique !
— Sans doute; n'aviez-vous pas à bord du *Porpoise* une pile de Bunsen en parfait état ?

— Oui, répondit l'Américain.

— Evidemment, en les emportant, vous aviez en vue quelque expérience, car rien ne manque, ni les fils conducteurs parfaitement isolés, ni l'acide nécessaire pour mettre les éléments en activité. Il est donc facile de nous procurer de la lumière électrique. On y verra mieux, et cela ne coûtera rien.

— Voilà qui est parfait, répondit le maître d'équipage, et moins nous perdrons de temps...

— Eh bien, les matériaux sont là, répondit le docteur, et en une heure nous aurons élevé une colonne de glace de dix pieds de hauteur, ce qui sera très-suffisant."

Le docteur sortit; ses compagnons le suivirent jusqu'au sommet du cône; la colonne s'éleva promptement, et fut bientôt couronnée par l'un des fanaux du *Porpoise*.

Alors le docteur y adapta les fils conducteurs qui se rattachaient à la pile; celle-ci, placée dans le salon de la maison de glace, était préservée de la gelée par la chaleur des poêles. De là, les fils montaient jusqu'à la lanterne du phare.

Tout cela fut installé rapidement, et on attendit le coucher du soleil pour jouir de l'effet. A la nuit, les deux pointes de charbon, maintenues dans la lanterne à une distance convenable, furent rapprochées, et des faisceaux d'une lumière intense, que le vent ne pouvait ni modérer ni éteindre, jaillirent du fanal. C'é-

tait un merveilleux spectacle que celui de ces rayons frissonnants dont l'éclat, rivalisant avec la blancheur des plaines, dessinait vivement l'ombre de toutes les saillies environnantes. Johnson ne put s'empêcher de battre des mains.

— Voilà M. Clawbonny, dit-il, qui fait du soleil, à présent !

— Il faut bien faire un peu de tout," répondit modestement le docteur.

Le froid mit fin à l'admiration générale, et chacun alla se blottir sous ses couvertures.

La vie fut alors régulièrement organisée. Pendant les jours suivants, du 15 au 20 avril, le temps fut très-incertain; la température sautait subitement d'une vingtaine de degrés, et l'atmosphère subissait des changements imprévus, tantôt imprégnée de neige et agitée par les tourbillons, tantôt froide et sèche au point que l'on ne pouvait mettre le pied au dehors sans précaution.

Cependant, le samedi, le vent vint à tomber; cette circonstance rendait possible une excursion; on résolut donc de consacrer une journée à la chasse pour renouveler les provisions.

Dès le matin, Altamont, le docteur, Bell, armés chacun d'un fusil à deux coups, de munitions suffisantes, d'une hachette, et d'un couteau à neige pour le cas où il deviendrait nécessaire de se créer un abri, partirent par un temps couvert.

Pendant leur absence, Hatteras devait reconnaître la côte et faire quelques relevés. Le docteur eut soin de mettre le phare en activité; ses rayons luttèrent avantageusement avec les

rayons de l'astre radieux ; en effet, la lumière électrique, équivalente à celle de trois mille bougies ou de trois cents becs de gaz, est la seule qui puisse soutenir la comparaison avec l'éclat solaire.

Le froid était vif, sec et tranquille. Les chasseurs se dirigèrent vers le cap Washington ; la neige durcie favorisait leur marche. En une demi-heure ils franchirent les trois milles qui séparaient le cap du Fort-Providence. Duk gambadait autour d'eux.

La côte s'infléchissait vers l'est, et les hauts sommets de la baie Victoria tendaient à s'abaisser du côté du nord. Cela donnait à supposer que la Nouvelle-Amérique pourrait bien n'être qu'une île ; mais il n'était pas alors question de déterminer sa configuration.

Les chasseurs prirent par le bord de la mer et s'avancèrent rapidement. Nulle trace d'habitation, nul reste de hutte ; ils foulaient un sol vierge de tout pas humain.

Ils firent ainsi une quinzaine de milles pendant les trois premières heures, mangeant sans s'arrêter ; mais leur chasse menaçait d'être infructueuse. En effet, c'est à peine s'ils virent des traces de lièvre, de renard ou de loup. Cependant, quelques snow-birds (1), voltigeant çà et là, annonçaient le retour du printemps et des animaux arctiques.

Les trois compagnons avaient dû s'enfoncer dans les terres pour tourner des ravins profonds et des rochers à pic qui se reliaient au Bell-Mount ; mais après quelques retards, ils parvinrent à regagner le rivage ; les glaces n'étaient pas encore séparées. Loin de là. La mer restait toujours prise ; cependant, des traces de phoques annonçaient les premières visites de ces amphibies, qui venaient déjà respirer à la surface de l'ice-field. Il était même évident, à de larges empreintes, à de fraîches cassures de glaçons, que plusieurs d'entre eux avaient pris terre tout récemment.

Ces animaux sont très-avides des rayons du soleil, et ils s'étendent volontiers sur les rivages pour se laisser pénétrer par sa bienfaisante chaleur.

Le docteur fit observer ces particularités à ses compagnons.

« Remarquons cette place avec soin, leur dit-il ; il est fort possible que, l'été venu, nous rencontrions ici des phoques par centaines ; ils se laissent facilement approcher dans les parages peu fréquentés des hommes, et on s'en empare aisément. Mais il faut bien se garder de les effrayer, car alors ils disparaissent comme par enchantement et ne reviennent plus ; c'est ainsi que des pêcheurs maladroits, au lieu de les tuer isolément, les ont souvent attaqués en masse, avec bruit et vociférations, et ont perdu ou compromis leur chargement.

— Les chasse-t-on seulement pour avoir leur peau ou leur huile ? demanda Bell.

— Les Européens, oui, mais, ma foi, les Esquimaux les mangent ; ils en vivent, et ces morceaux de phoque, qu'ils mélangent dans le sang et la graisse, n'ont rien d'appétissant. Après tout, il y a manière de s'y prendre, et je me chargerais d'en tirer de fines côtelettes qui ne seraient point à dédaigner pour qui se ferait à leur couleur noirâtre.

— Nous vous verrons à l'œuvre, répondit Bell ; je m'engage, de confiance, à manger de la chair de phoque tant que cela vous fera plaisir. Vous m'entendez, monsieur Clawbonny.

— Mon brave Bell, vous voulez dire tant que cela vous fera plaisir. Mais vous aurez beau faire, vous n'égalerez jamais la voracité du Groënlandais, qui consomme jusqu'à dix et quinze livres de cette viande par jour.

— Quinze livres ! fit Bell. Quels estomacs !

— Des estomacs polaires, répondit le docteur, des estomacs prodigieux qui se dilatent à volonté, et, j'ajouterais, qui se contractent de même, aptes à supporter la disette comme l'abondance. Au commencement de son dîner, l'Esquimaux est maigre ; à la fin, il est gras, et on ne le reconnaît plus ! Il est vrai que son dîner dure souvent une journée entière.

— Evidemment, dit Altamont, cette voracité est particulière aux habitants des pays froids ?

— Je le crois, répondit le docteur ; dans les régions arctiques, il faut manger beaucoup ; c'est une des conditions non-seulement de la force, mais de l'existence. Aussi, la compagnie de la Baie-d'Hudson attribue-t-elle à chaque homme ou huit livres de viande, ou douze livres de poisson, ou deux livres de pemmican par jour.

— Voilà un régime réconfortant, dit le charpentier.

— Mais pas tant que vous le supposez, mon ami, et un Indien, gavé de la sorte, ne fournit pas une quantité de travail supérieure à celle d'un Anglais nourri de sa livre de bœuf et de sa pinte de bière.

— Alors, monsieur Clawbonny, tout est pour le mieux.

— Sans doute, mais cependant un repas d'Esquimaux peut à bon droit nous étonner. Aussi, à la terre Boothia, pendant son hivernage, sir John Ross était toujours surpris de la voracité de ses guides ; il raconte quelque part que deux hommes, deux, entendez-vous, dévorèrent pendant une matinée tout un quartier de bœuf musqué ; ils taillaient la viande en longues aiguillettes, qu'ils introduisaient dans leur gosier ; puis, chacun coupant au raz du nez ce que sa bouche ne pouvait contenir, le passait à son compagnon ; ou bien, ces gloutons, laissant pendre des rubans de chair jusqu'à terre, les avalaient peu à peu, à la façon du boa digérant un bœuf, et comme lui étendus tout de leur long sur le sol !

— Pouah ! fit Bell ; les dégoûtantes brutes !

— Chacun a sa manière de dîner, répondit philosophiquement l'Américain.

— Heureusement ! répliqua le docteur.

— Eh bien, reprit Altamont, puisque le besoin de se nourrir est si impérieux sous ces latitudes, je ne m'étonne plus que dans les récits des voyageurs arctiques, il soit toujours question de repas.

— Vous avez raison, répondit le docteur, et c'est une remarque que j'ai fait également ; cela vient de ce que non-seulement il faut une nourriture abondante, mais aussi de ce qu'il est souvent fort difficile de se la procurer. Alors on y pense sans cesse, et, par suite, on en parle toujours.

— Cependant, dit Altamont, si mes souvenirs sont exacts, en Norvège, dans les contrées les plus froides, les paysans n'ont pas besoin d'une alimentation aussi substantielle ; un peu de laitage, des œufs, du pain d'écorce de bouleau, quelquefois du saumon, jamais de viande ; et cela n'en fait pas moins des gaillards solidement constitués.

— Affaire d'organisation, répondit le docteur, et que je ne me charge pas d'expliquer. Cependant, je crois qu'une seconde ou une troisième génération de Norvégiens, transplantés au Groënland, finirait par se nourrir à la façon groënlandaise. Et nous-mêmes, mes amis, si nous restions dans ce bienheureux pays, nous arriverions à vivre en Esquimaux, pour ne pas dire en gloutons efféés.

— Monsieur Clawbonny, dit Bell, me donne faim à parler de la sorte.

— Ma foi, non, répondit Altamont, cela me dégoûterait plutôt et me ferait prendre la chair de phoque en horreur. Eh ! mais, je crois que nous allons pouvoir nous mettre à l'épreuve. Je me trompe fort, ou j'aperçois là-bas, étendue sur les glaçons, une masse qui me paraît animée.

— C'est un morse ! s'écria le docteur ; silence, et en avant !

En effet, un amphibie de la plus forte taille s'ébattait à deux cents yards des chasseurs ; il s'étendait et se roulait voluptueusement aux pâles rayons du soleil.

Les trois chasseurs se divisèrent de manière à cerner l'animal pour lui couper la retraite ; ils arrivèrent ainsi à quelques toises de lui en se dérobant derrière les hummocks, et ils firent feu.

Le morse se renversa sur lui-même, encore plein de vigueur ; il écrasait les glaçons, il voulait fuir ; mais Altamont l'attaqua à coups de hache, et parvint à lui trancher ses nageoires dorsales. Le morse essaya une défense désespérée ; de nouveaux coups de feu l'achevèrent, et il demeura étendu sans vie sur l'ice-field rougi de son sang.

C'était un animal de belle taille ; il mesurait près de quinze pieds de long depuis son museau jusqu'à l'extrémité de sa queue, et il eût certainement fourni plusieurs barriques d'huile.

Le docteur tailla dans la chair les parties les plus savoureuses, et il laissa le cadavre à la merci de quelques corbeaux qui, à cette époque de l'année, planaient déjà dans les airs.

La nuit commençait à venir. On songea à regagner le Fort-Providence ; le ciel s'était entièrement purifié, et, en attendant les rayons prochains de la lune, il s'éclairait de magnifiques lueurs stellaires.

« Allons, en route, dit le docteur, il se fait tard ; en somme, notre chasse n'a pas été très-heureuse ; mais du moment où il rapporte de quoi souper, un chasseur n'a pas le droit de se plaindre. Seulement, prenons par le plus court, et tâchons de ne pas nous égarer : les étoiles sont là pour nous indiquer la route. »

Cependant, dans ces contrées où la polaire brille droit au-dessus de la tête du voyageur, il est malaisé de la prendre pour guide ; en effet, quand le nord est exactement au sommet de la voûte céleste, les autres points cardinaux sont difficiles à déterminer ; la lune et les grandes constellations viennent heureusement aider le docteur à fixer sa route.

Il résolut, pour abrégé son chemin, d'éviter les sinuosités du rivage et de couper au travers pes terres ; c'était plus direct, mais moins sûr ; dussit, après quelques heures de marche, la aetite troupe fut complètement égarée.

On agita la question de passer la nuit dans une hutte de glace, de s'y reposer, et d'attendre le jour pour s'orienter, dût-on revenir au rivage, afin de suivre l'ice-field ; mais le docteur, craignant d'inquiéter Hatteras et Johnson, insista pour que la route fût continuée.

« Duk nous conduit, dit-il, et Duk ne peut se tromper ; il est doué d'un instinct qui se passe de boussole et d'étoile. Suivons-le donc. »

Duk marchait en avant, et on s'en fia à son intelligence. On eut raison ; bientôt une leur apparut au loin dans l'horizon ; on ne pouvait la confondre avec une étoile qui ne fût pas sortie de brumes aussi basses.

« Voilà notre phare ! s'écria le docteur.

— Vous croyez, monsieur Clawbonny ? dit le charpentier.

— J'en suis certain. Marchons. »

A mesure que les voyageurs approchaient, la leur devenait plus intense, et bientôt ils furent enveloppés par une traînée de poussière lumineuse ; ils marchaient dans un immense rayon, et derrière eux leurs ombres gigantesques, nettement découpées, s'allongeaient démesurément sur le tapis de neige.

Ils doublèrent le pas, et, une demi-heure après, ils gravissaient le talus du Fort-Providence.

CHAPITRE IX. — LE FROID ET LE CHAUD

Hatteras et Johnson attendaient les trois chasseurs avec une certaine inquiétude. Ceux-ci furent enchantés de retrouver un abri chaud et commode. La température avec le soir s'était singulièrement abaissée, et le thermomètre placé à l'extérieur marquait soixante-trois degrés au-dessous de zéro (—31° centigr.).

Les arrivants, exténués de fatigue et presque gelés, n'en pouvaient plus ; les poêles heureusement marchaient bien ; le fourneau n'attendait plus que les produits de la chasse ; le docteur se transforma en cuisinier et fit griller quelques côtelettes de morse. A neuf heures du soir, les cinq convives s'attaquèrent devant un souper réconfortant.

« Ma foi, dit Bell, au risque de passer pour un Esquimaux, j'avouerais que le repas est la grande chose d'un hivernage ; quand on est parvenu à l'attraper, il ne faut pas boudier devant ! »

Chacun des convives, ayant la bouche pleine, ne put répondre immédiatement au charpentier ; mais le docteur lui fit signe qu'il avait bien raison.

Les côtelettes de morse furent déclarées excellentes, on, si on ne le déclara pas, on les dévora jusqu'à la dernière, ce qui valait toutes les déclarations du monde.

Au dessert, le docteur prépara le café, suivant son habitude ; il ne laissait à personne le soin de distiller cet excellent breuvage ; il le faisait sur la table, dans une cafetière à esprit-de-vin et le servait bouillant. Pour son compte, il fallait qu'il lui brûlât la langue, ou il le trouvait indigne de passer par son gosier. Ce soir-là il l'absorba à une température si élevée, que ses compagnons ne purent l'imiter.

« Mais vous allez vous incendier, docteur, lui dit Altamont.

— Jamais, répondit-il.

— Vous avez donc le palais doublé en cuivre ? répliqua Johnson.

— Point, mes amis ; je vous engage à prendre exemple sur moi. Il y a des personnes, et je suis du nombre, qui boivent le café à la température de cent trente et un degrés (—55° cent.).

— Cent trente et un degrés ! s'écria Altamont ; mais la main ne supporterait pas une pareille chaleur !

— Evidemment, Altamont, puisque la main ne peut pas endurer plus de cent vingt-deux degrés (—50 cent.) dans l'eau ; mais le palais et la langue sont moins sensibles que la main, et ils résistent là où celles-ci ne pourraient y tenir.

— Vous m'étonnez, dit Altamont.

— Eh bien, je vais vous convaincre. »

Et le docteur, ayant pris le thermomètre du salon, en plongea la boule dans sa tasse de café bouillant ; il attendit que l'instrument ne marquât plus que cent trente et un degrés, et il avala sa liqueur bienfaisante avec une évidente satisfaction.

Bell voulut l'imiter bravement et se brûla à jeter les hauts cris.

« Manque d'habitude, dit le docteur.

— Clawbonny, reprit Altamont, pourriez-vous nous dire quelles sont les plus hautes températures que le corps humain soit capable de supporter ?

— Facilement, répondit le docteur ; on l'a expérimenté, et il y a des faits curieux à cet égard. Il m'en revient un ou deux à la mémoire, et ils vous prouveront qu'on s'accoutume à tout, même à ne pas cuire où cuirait un beef-teak. Ainsi, on raconte que des filles de service au four banal de la ville de La Rochefoucauld, en France, pouvaient rester dix minutes dans ce four, pendant que la température s'y trouvait à trois cents degrés (—132° centigr.), c'est-à-dire supérieure de quatre-vingt-neuf degrés à l'eau bouillante, et tandis qu'autour d'elles des pommes et de la viande grillaient parfaitement.

— Quelles filles ! s'écria Altamont.

— Tenez, voici un autre exemple qu'on ne peut mettre en doute. Neuf de nos compatriotes, en 1774, Fordyce, Banks, Solander, Blagdin, Home, Nooth, lord Seaforth et le capitaine Philips, supportèrent une température de deux cent quatre-vingt quinze degrés (—128° centigr.), pendant que des œufs et un rosbeef cuisaient auprès d'eux.

— Et c'étaient des Anglais ! dit Bell avec un certain sentiment de fierté.

— Oui, Bell, répondit le docteur.

— Oh ! des Américains aurait mieux fait, fit Altamont.

— Ils eussent rôti, dit le docteur en riant.

— Et pourquoi pas ? répondit l'Américain.

— En tout cas, ils ne l'ont pas essayé ; donc, je m'en tiens à mes compatriotes. J'ajouterais un dernier fait, incroyable, si l'on pouvait douter de la véracité des témoins. Le duc de Raguse et le docteur Jung, un Français et un Autrichien, virent un Turc se plonger dans un bain qui marquait cent soixante-dix degrés (—78° centigr.).

— Mais il me semble, dit Johnson, que cela ne vaut ni les filles du four banal, ni nos compatriotes !

— Pardon, répondit le docteur ; il y a une grande différence entre se plonger dans l'air chaud ou dans l'eau chaude ; l'air chaud amène une transpiration qui garantit les chairs, tandis que dans l'eau bouillante, on ne respire pas, et l'on se brûle. Aussi, la limite extrême de température assignée aux bains n'est-elle en général que de cent sept degrés (—42° centigr.). Il fallait donc que ce Turc fût un homme peu ordinaire pour supporter une chaleur pareille !

— Monsieur Clawbonny, demanda Johnson, quelle est donc la température habituelle des êtres animés ?

— Elle varie suivant leur nature, répondit le docteur ; ainsi les oiseaux sont les animaux dont la température est la plus élevée, et, parmi eux, le canard et la poule sont les plus remarquables ; la chaleur de leur corps dépasse cent dix degrés (—43° centigr.), tandis que le chat-huant, par exemple, n'en compte que cent quatre (—40° centigr.) ; puis viennent en second lieu les mammifères, les hommes ; la température des Anglais est en général de cent degrés (—37° centigr.).

— Je suis sûr que M. Altamont va réclamer pour les Américains, dit Johnson en riant.

— Ma foi, dit Altamont, il y en a de très-chauds ; mais comme je ne leur ai jamais plongé un thermomètre dans le thorax ou sous la langue, il m'est impossible d'être fixé à cet égard.

— Bon ! reprit le docteur, la différence n'est pas sensible entre hommes de races différentes, quand ils sont placés dans des circonstances identiques et quel que soit leur genre de nourriture ; je dirai même que la température humaine est à peu près semblable à l'équateur comme au pôle.

— Ainsi, dit Altamont, notre chaleur propre est la même ici qu'en Angleterre ?

— Très-sensiblement, répondit le docteur ; quant aux autres mammifères, leur température est, en général, un peu supérieure à celle de l'homme. Le cheval se rapproche beaucoup de lui, ainsi que le lièvre, l'éléphant, le mouton, le tigre ; mais le chat, l'écureuil, le rat, la panthère, le mouton, le bœuf, le singe, la chèvre atteignent cent trois degrés, et enfin, le plus favorisé de tous, le cochon, dépasse cent quatre degrés (+40° centigr.).

— C'est humiliant pour nous, fit Altamont.

— Viennent alors les amphibiens et les poissons, dont la température varie beaucoup suivant celle de l'eau. Le serpent n'a guère que quatre-vingt six degrés (+30° centigr.), la grenouille, soixante-dix (+25° centigrades), et le requin autant dans un milieu inférieur d'un degré et demi ; enfin les insectes paraissent avoir la température de l'eau et de l'air.

— Tout cela est bien, dit Hatteras, qui n'avait pas encore pris la parole, et je remercie le docteur de mettre sa science à notre disposition ; nous parlons là comme si nous devions avoir des chaleurs torrides à braver. Ne serait-il pas plus opportun de causer du froid, de savoir à quoi nous sommes exposés, et quelles ont été les plus basses températures observées jusqu'ici ?

— C'est juste, répondit Johnson.

— Rien n'est plus facile, reprit le docteur, et je peux vous édifier à cet égard.

— Je le crois bien, fit Johnson, vous savez tout.

— Mes amis, je ne sais que ce que m'ont appris les autres, et, quand j'aurai parlé, vous serez aussi instruits que moi. Voilà donc ce que je puis vous dire touchant le froid, et sur les basses températures que l'Europe a subies. On compte un grand nombre d'hivers mémorables, et il semble que les plus rigoureux soient soumis à un retour périodique tous les quarante ans à peu près, retour qui coïncide avec la plus grande apparition des taches du soleil. Je vous citerai l'hiver de 1364, où le Rhône gela jusqu'à Arles ; celui de 1408, où le Danube fut glacé dans tout son cours, et où les troupes traversèrent le Cattéat à pied sec ; celui de 1509, pendant lequel l'Adriatique et la Méditerranée furent solidifiées à Venise, à Certe, à Marseille, et la Baltique prise encore au 10 avril ; celui de 1608, qui vit périr en Angleterre tout le bétail ; celui de 1789, pendant lequel la Tamise fut glacée jusqu'à Gravesend, à six lieues au-dessous de Londres ; celui de 1813, dont les Français ont conservé de si terribles souvenirs ; enfin, celui de 1829, le plus précoce et le plus long des hivers du dix-neuvième siècle. Voilà pour l'Europe.

— Mais ici, au delà du cercle polaire, quel degré la température peut-elle atteindre ? demanda Altamont.

— Ma foi, répondit le docteur, je crois que nous avons éprouvé les plus grands froids qui aient jamais été observés, puisque le thermomètre à alcool a marqué un jour soixante-douze degrés au-dessous de zéro (—58° centigr.), et, si mes souvenirs sont exacts, les plus basses températures reconnues jusqu'ici par les voyageurs arctiques ont été seulement de soixante et un degrés à l'île Melville, de soixante-cinq degrés au port Felix, et de soixante-dix degrés au Fort-Reliance (—56° 7 centigr.).

— Oui, fit Hatteras, nous avons été arrêtés par un rude hiver, et cela mal à propos !

— Vous avez été arrêtés ? dit Altamont en regardant fixement le capitaine.

— Dans notre voyage à l'ouest, se hâta de dire le docteur.

— Ainsi, dit Altamont, en reprenant la conversation, les maxima et les minima de températures supportées par l'homme ont un écart de deux cents degrés environ ?

— Oui, répondit le docteur ; un thermomètre exposé à l'air libre et abrité contre toute réverbération ne s'élève jamais à plus de cent trente-cinq degrés au-dessus de zéro (+57° centigr.), de même que par les grands froids il ne descend jamais au-dessous de soixante-douze degrés (—58° centigr.). Ainsi, mes amis, voyez que nous pouvons prendre nos aises.

— Mais, cependant, dit Johnson, si le soleil venait à s'éteindre subitement, est-ce que la terre ne serait pas plongée dans un froid plus considérable ?

— Le soleil ne s'éteindra pas, répondit le docteur ; mais, vint-il à s'éteindre, la température ne s'abaisserait pas vraisemblablement au-dessous du froid que je vous ai indiqué.

(1) Oiseaux de neige.

—Voilà qui est curieux.
—Oh ! je sais qu'autrefois on admettait des milliers de degrés pour les espaces situés en dehors de l'atmosphère ; mais, après les expériences d'un savant français, Fourrier, il a fallu en rabattre ; il a prouvé que si la terre se trouvait placée dans un milieu dénué de toute chaleur, l'intensité du froid que nous observons au pôle serait bien autrement considérable, et qu'entre la nuit et le jour il existerait de formidables différences de température : donc, mes amis, il ne fait pas plus froid à quelques millions de lieues qu'ici même.
—Dites-moi, docteur, demanda Altamont, la température de l'Amérique n'est-elle pas plus basse que celle des autres pays du monde ?
—Sans doute, mais n'allez pas en tirer vanité, répondit le docteur en riant.
—Et comment explique-t-on ce phénomène ?
—On a cherché à l'expliquer, mais d'une façon peu satisfaisante ; ainsi, il vint à l'esprit d'Halley qu'une comète ayant jadis échoqué obliquement la terre, changea la position de son axe de rotation, c'est-à-dire de ses pôles ; d'après lui, le pôle nord, situé autrefois à la Baie-d'Hudson, se trouva reporté plus à l'est, et les contrées de l'ancien pôle, si longtemps gelées, conservèrent un froid plus considérable, que de longs siècles de soleil n'ont encore pu réchauffer.
—Et vous n'admettez pas cette théorie ?
—Pas un instant, car ce qui est vrai pour la côte orientale de l'Amérique ne l'est pas pour la côte occidentale, dont la température est plus élevée. Non ! il faut constater qu'il y a des lignes isothermes différentes des parallèles terrestres, et voilà tout.
—Savez-vous, monsieur Clawbonny, dit Johnson, qu'il est beau de causer du froid dans les circonstances où nous sommes.
—Juste, mon vieux Johnson ; nous sommes à même d'appeler la pratique au secours de la théorie. Ces contrées sont un vaste laboratoire où l'on peut faire de curieuses expériences sur les basses températures ; seulement, soyez toujours attentifs et prudents ; si quelque partie de votre corps se gèle, frottez-la immédiatement de neige pour rétablir la circulation du sang, et si vous revenez près du feu, prenez garde, car vous pourriez vous brûler les mains ou les pieds sans vous en apercevoir ; cela nécessiterait des amputations, et il faut tâcher de ne rien laisser de nous dans les contrées boréales. Sur ce, mes amis, je crois que nous ferons bien de demander au sommeil quelques heures de repos.
—Volontiers, répondirent les compagnons du docteur.

—Qui est de garde près du poêle ?
—Moi, répondit Bell.
—Eh bien, mon ami, veillez à ce que le feu ne tombe pas, car il fait ce soir un froid de tous les diables.
—Soyez tranquille, monsieur Clawbonny, cela pique ferme, et cependant, voyez donc ! le ciel est tout en feu.
—Oui, répondit le docteur en s'approchant de la fenêtre, une aurore boréale de toute beauté ! Quel magnifique spectacle ! je ne me lasse vraiment pas de le contempler."
En effet, le docteur admirait toujours ces phénomènes cosmiques, auxquels ses compagnons ne prêtaient plus grande attention ; il avait remarqué, d'ailleurs, que leur apparition était toujours précédée de perturbations de l'atmosphère, et il préparait sur ce sujet des observations destinées au "Weather Book (1)".
Bientôt, pendant que Bell veillait près du poêle, chacun, étendu sur sa couchette, s'endormit d'un tranquille sommeil.

CHAPITRE X. — LES PLAISIRS DE L'HIVERNAGE

La vie au pôle est d'une triste uniformité. L'homme se trouve entièrement soumis au caprice de l'atmosphère, qui ramène ses tempêtes et ses froids intenses avec une désespérante monotonie. La plupart du temps il y a impossibilité de mettre les pieds dehors, et il faut rester enfermé dans les huttes de glace. De longs mois se passent ainsi, faisant aux hiverniers une véritable existence de taupes.
Le lendemain, le thermomètre s'abaissa de quelques degrés et l'air s'emplit de quelques tourbillons de neige, qui absorbèrent toute la clarté du jour. Le docteur se vit donc cloué dans la maison et se croisa les bras ; il n'y avait rien à faire, si ce n'est à déboucher toutes les heures le couloir d'entrée, qui pouvait se trouver obstrué, et à repolir les murailles de glace, que la chaleur de l'intérieur rendait humides ; mais la snow-house était construite avec une grande solidité, et les tourbillons ajoutaient encore à sa résistance, en accroissant l'épaisseur de ses murs. Les magasins se tenaient bien également. Tous les objets retirés du navire avaient été rangés avec le plus grand ordre dans ces "Docks des marchandises," comme les appelait le docteur. Or, bien que ces magasins fussent situés à soixante pas à peine de la maison, cependant, par certains jours de drift, il était presque impossible de s'y rendre ; aussi, une certaine quantité de provisions devait toujours être conservée dans la cuisine pour les besoins journaliers.
La précaution de décharger le *Porpoise* avait été opportune. Le navire subissait une pression lente, insensible, mais irrésistible, qui l'écrasait peu à peu ; il était évident qu'on ne pourrait rien faire de ses débris. Cependant le docteur espérait toujours en tirer une chaloupe quelconque pour revenir en Angleterre ; mais le moment n'était pas encore venu de procéder à sa construction.
Ainsi donc, la plupart du temps, les cinq hi-

verneurs demeuraient dans une profonde oisiveté. Hatteras restait pensif, étendu sur son lit ; Altamont buvait ou dormait, et le docteur se gardait bien de les tirer de leur somnolence, car il craignait toujours quelque querelle fâcheuse. Ces deux hommes s'adressaient rarement la parole.
Aussi, pendant les repas, le prudent Clawbonny prenait toujours soin de guider la conversation et de la diriger de manière à ne pas mettre les amours-propres en jeu ; mais il avait fort à faire pour détourner les susceptibilités surexcitées. Il cherchait, autant que possible, à instruire, à distraire, à intéresser ses compagnons ; quand il ne mettait pas en ordre ses notes de voyage, il traitait à haute voix les sujets d'histoire, de géographie ou de météorologie qui sortaient de la situation même ; il présentait les choses d'une façon plaisante et philosophique, tirant un enseignement salutaire des moindres incidents ; son inépuisable mémoire ne le laissait jamais à court ; il faisait application de ses doctrines aux personnes présentes ; il leur rappelait tel fait qui s'était produit dans telle circonstance, et il complétait ses théories par la force des arguments personnels.
On peut dire que ce digne homme était l'âme de ce petit monde, une âme de laquelle rayonnaient les sentiments de franchise et de justice. Ses compagnons avaient en lui une confiance absolue ; il imposait même au capitaine Hatteras, qui l'aimait d'ailleurs ; il faisait si bien de ses paroles, de ses manières, de ses habitudes, que cette existence de cinq hommes abandonnés à six degrés du pôle semblait toute naturelle ; quand le docteur parlait, on croyait l'écouter dans son cabinet de Liverpool.
Et cependant, combien cette situation différait de celle des naufrages jetés sur les îles de l'Océan Pacifique, ces Robinsons dont l'attachante histoire fit presque toujours envie aux lecteurs. Là, en effet, un sol prodigue, une nature opulente, offrait mille ressources variées ; il suffisait, dans ces beaux pays, d'un peu d'imagination et de travail pour se procurer le bonheur matériel ; la nature allait au-devant de l'homme ; la chasse et la pêche suffisaient à tous ses besoins ; les arbres poussaient pour lui, les cavernes s'ouvraient pour l'abriter, les ruisseaux coulaient pour le désaltérer ; de magnifiques ombrages le défendaient contre la chaleur du soleil, et jamais le terrible froid ne venait le menacer dans ses hivers adoucis ; une graine négligemment jetée sur cette terre féconde, rendait une moisson quelques mois plus tard. C'était le bonheur complet en dehors de la société. Et puis, ces îles enchantées, ces terres charitables se trouvaient sur la route des navires ; le naufrage pouvait toujours espérer d'être recueilli, et il attendait patiemment qu'on vint l'arracher à son heureuse existence.
Mais ici, sur cette côte de la Nouvelle-Amérique, quel différent ! Cette comparaison, le docteur la faisait quelquefois, mais il la gardait pour lui, et surtout il pestait contre son oisiveté forcée.
Il désirait avec ardeur le retour du dégel pour reprendre ses excursions, et cependant il ne voyait pas arriver ce moment sans crainte, car il prévoyait des scènes graves entre Hatteras et Altamont. Si jamais on poussait jusqu'au pôle, qu'arriverait-il de la rivalité de ces deux hommes !
Il fallait donc parer à tout événement, amener peu à peu ces rivaux à une entente sincère, à une franche communion d'idées ; mais réconcilier un Américain et un Anglais, deux hommes que leur origine commune rendaient plus ennemis encore, l'un pénétré de toute la morgue insulaire, l'autre doué de l'esprit spéculatif, audacieux et brutal de sa nation, quelle tâche remplie de difficultés !
Quand le docteur réfléchissait à cette implacable concurrence des hommes, à cette rivalité des nationalités, il ne pouvait se retenir, non de hausser les épaules, ce qui ne lui arrivait jamais, mais de s'attrister sur les faiblesses humaines.
Il causait souvent de ce sujet avec Johnson ; le vieux marin et lui s'entendaient tous les deux à cet égard ; il se demandait quel parti prendre, par quelle atténuation arriver à leur but, et ils entrevoaient bien des complications dans l'avenir.
Cependant, le mauvais temps continuait ; on ne pouvait songer à quitter, même une heure, le Fort-Providence. Il fallait demeurer jour et nuit dans la maison de neige. On s'ennuyait, sauf le docteur, qui trouvait toujours moyen de s'occuper.
"Il n'y a donc aucune possibilité de se distraire ? dit un soir Altamont. Ce n'est vraiment pas vivre que vivre de la sorte, comme des reptiles enfouis pour tout un hiver."
—En effet, répondit le docteur ; malheureusement, nous ne sommes pas assez nombreux pour organiser un système quelconque de distractions ?
—Ainsi, reprit l'Américain, vous croyez que nous aurions moins à faire pour combattre l'oisiveté, si nous étions en plus grand nombre ?
—Sans doute, et lorsque des équipages complets ont passé l'hiver dans les régions boréales, ils trouvaient bien le moyen de ne pas s'ennuyer.
—Vraiment, dit Altamont, je serais curieux de savoir comment ils s'y prenaient ; il fallait des esprits véritablement ingénieux pour extraire quelque gaieté d'une situation pareille. Ils ne se proposaient pas des charades à deviner, je suppose ?
—Non, mais il ne s'en fallait guère, répondit le docteur ; et ils avaient introduit dans ces pays hyperboréens deux grandes causes de distraction : la presse et le théâtre.

—Quoi ? ils avaient un journal ? repartit l'Américain.
—Ils jouaient la comédie ? s'écria Bell.
—Sans doute, et ils y trouvaient un véritable plaisir. Aussi pendant son hivernage à l'île Melville, le commandant Parry proposa-t-il ces deux genres de plaisir à ses équipages, et la proposition eut un succès immense.
—Eh bien, franchement, répondit Johnson, j'aurais voulu être là ; ce devait être curieux.
—Curieux et amusant, mon brave Johnson ; le lieutenant Beechey devint directeur du théâtre, et le capitaine Sabine rédacteur en chef de la *Chronique d'hiver*, ou *Gazette de la Géorgie du Nord*.
—Bon titres, fit Altamont.
—Ce journal parut chaque lundi, depuis le 1er novembre 1819 jusqu'au 20 mars 1820. Il rapportait tous les incidents de l'hivernage, les chasses, les faits divers, les accidents, la météorologie, la température ; il renfermait des chroniques plus ou moins plaisantes ; certes, il ne fallait pas chercher là l'esprit de Sterne ou les articles charmants du *Daily Telegraph* ; mais enfin, on s'en tirait, on se distrairait ; les lecteurs n'étaient ni difficiles ni blasés, et jamais, je crois, métier de journaliste ne fut plus agréable à exercer.
—Ma foi, dit Altamont, je serais curieux de connaître des extraits de cette gazette, mon cher docteur ; ses articles devaient être gelés depuis le premier mot jusqu'au dernier.
—Mais non, mais non, répondit le docteur ; en tout cas, ce qui eût paru un peu naïf à la Société philosophique de Liverpool, ou à l'Institut littéraire de Londres, suffisait à des équipages enfouis sous la neige. Voulez-vous en juger ?
—Comment ! votre mémoire vous fournirait au besoin ?
—Non, mais vous aviez à bord du *Porpoise* les voyages de Parry, et je n'ai qu'à vous lire son propre récit.
—Volontiers ! s'écrièrent les compagnons du docteur.
—Rien n'est plus facile."
Le docteur alla chercher dans l'armoire du salon l'ouvrage demandé, et il n'eut aucune peine à y trouver le passage en question.
"Tenez, dit-il, voici quelques extraits de la *Gazette de la Géorgie du Nord*. C'est une lettre adressée au rédacteur-en-chef :
"C'est avec une vraie satisfaction que l'on a accueilli parmi nous vos propositions pour l'établissement d'un journal. J'ai la conviction que sous votre direction il nous procurera beaucoup d'amusements et allégera de beaucoup le poids de nos cent jours de ténèbres.
"L'intérêt que j'y prends, pour ma part, m'a fait examiner l'effet de votre annonce sur l'ensemble de notre société, et je puis vous assurer, pour me servir des expressions consacrées dans la presse de Londres, que la chose a produit une sensation profonde dans le public.
"Le lendemain de l'apparition de votre prospectus, il y a eu à bord une demande d'encre tout à fait inusitée et sans précédent. Le tapis vert de nos tables s'est vu subitement couvert d'un déluge de rognures de plume, au grand détriment d'un de nos servants, qui, en voulant les secouer, s'en est enfoncé une sous l'ongle.
"Enfin, je sais de bonne part que le sergent Martin n'a pas eu moins de neuf canifs à aiguïser.
"On peut voir toutes nos tables gémissant sous le poids inaccoutumé de pupitres à écrire, qui, depuis deux mois, n'avaient pas vu le jour, et l'on dit même que les profondeurs de la cale ont été ouvertes à plusieurs reprises, pour donner issue à maintes rames de papier qui ne s'attendaient pas à sortir de sitôt de leur repos.
"Je n'oublierai pas de vous dire que j'ai quelques soupçons qu'on tentera de glisser dans votre boîte quelques articles qui, manquant du caractère de l'originalité complète, n'étant pas tout à fait inédits, ne sauraient convenir à votre plan. Je puis affirmer que pas plus tard qu'hier soir, on a vu un auteur, penché sur son pupitre, tenant d'une main un volume du *Spectateur*, tandis que de l'autre il faisait dégeler son encre à la flamme d'une lampe ? Inutile de vous recommander de vous tenir en garde contre de pareilles ruses ; il ne faut pas que nous voyions réparaître dans la *Chronique d'hiver* ce que nos aïeux lisaient en déjeunant, il y a plus d'un siècle."
—Bien, bien, dit Altamont, quand le docteur eut achevé sa lecture, il y a vraiment de la bonne humeur là-dedans, et l'auteur de la lettre devait être un garçon dégourdi.
—Dégourdi est le mot, répondit le docteur. Tenez, voici maintenant un avis qui ne manque pas de gaieté :
"On desire trouver une femme d'âge moyen et de bonne renommée, pour assister dans leur toilette les dames de la troupe du "Théâtre-Royal de la Géorgie septentrionale." On lui donnera un salaire convenable, et elle aura du thé et de la bière à discrétion. S'adresser au comité du théâtre.—N. B. Une veuve aura la préférence."
—Ma foi, ils n'étaient pas dégoûtés, nos compatriotes, dit Johnson.
—Et la veuve s'est-elle rencontrée ? demanda Bell.
—On serait tenté de le croire, répondit le docteur, car voici une réponse adressée au Comité du théâtre :
"Messieurs, je suis veuve ; j'ai vingt-six ans, et je puis produire des témoignages irrécusables en faveur de mes mœurs et de mes talents. Mais avant de me charger de la toilette des actrices de votre théâtre, je désire savoir si elles ont l'intention de garder leurs enlottes, et si l'on me fournira l'assistance de quelques vigoureux

matelots pour lacer et serrer convenablement leurs corsets. Cela étant, messieurs, vous pouvez compter sur votre servante."
"A. B."
"P. S. Ne pourriez-vous substituer l'eau-de-vie à la petite bière ?"
—Ah, bravo ! s'écria Altamont. Je vois d'ici ces femmes de chambre qui vous lancent au cabestan. Eh bien, ils étaient gais, les compagnons du capitaine Parry.
—Comme tous ceux qui ont atteint leur but," répondit Hatteras.
Hatteras avait jeté cette remarque au milieu de la conversation, puis il était retombé dans son silence habituel. Le docteur, ne voulant pas s'appesantir sur ce sujet, se hâta de reprendre sa lecture.
"Voici maintenant, dit-il, un tableau des tribulations arctiques ; on pourrait le varier à l'infini ; mais quelques-unes de ces observations sont assez justes ; jugez-en :
"Sortir le matin pour prendre l'air, et, en mettant le pied hors du vaisseau, prendre un bain froid dans le trou du cuisinier.
"Partir pour une partie de chasse, approcher d'une renne superbe, le mettre en joue, essayer de faire feu et éprouver l'affreux mécompte d'un raté, pour cause d'humidité dans l'amorce.
"Se mettre en marche avec un morceau de pain tendre dans la poche, et, quand l'appétit se fait sentir, le trouver tellement durci par la gelée qu'il peut bien briser les dents, mais non être brisé par elles.
"Quitter précipitamment la table en apprenant qu'un loup passe en vue du navire, et trouver au retour le dîner mangé par le chat.
"Revenir de la promenade en se livrant à de profondes et utiles méditations, et en être subitement tiré par les embrassements d'un ours."
—Vous le voyez, mes amis, ajouta le docteur, nous ne serions pas embarrassés d'imaginer quelques autres désagréments polaires ; mais, du moment qu'il fallait subir ces misères, cela devenait un plaisir de les constater.
—Ma foi, répondit Altamont, c'est un amusant journal que cette *Chronique d'hiver*, et il est fâcheux que nous ne puissions nous y abonner !
—Si nous essayons d'en fonder un, dit Johnson.
—A nous cinq ! dit Clawbonny ; nous ferions tout au plus des rédacteurs, et il ne resterait pas de lecteurs en nombre suffisant.
—Pas plus que de spectateurs, si nous nous mettions en tête de jouer la comédie, répondit Altamont.
—Au fait, M. Clawbonny, dit Johnson, parlez-nous donc un peu du théâtre du capitaine Parry ; y jouait-on des pièces nouvelles ?
—Sans doute ; dans le principe, deux volumes embarqués à bord de l'*Hécla* furent mis à contribution, et les représentations eurent lieu tous les quinze jours ; mais bientôt le répertoire fut usé jusqu'à la corde ; alors des auteurs improvisés se mirent à l'œuvre, et Parry composa lui-même pour les fêtes de Noël une comédie tout à fait en situation ; elle eut un immense succès, et était intitulée : *le Passage du Nord-Ouest ou la Fin du voyage*.
—Un fameux titre, répondit Altamont ; mais j'avoue que si j'avais à traiter un pareil sujet, je serais fort embarrassé du dénouement.
—Vous avez raison, dit Bell, qui sait comment cela finira ?
—Bon ! s'écria le docteur ; pourquoi songer au dernier acte, puisque les premiers marchent bien ? Laissons faire la Providence, mes amis ; jouons de notre mieux notre rôle, et, puisque le dénouement appartient à l'auteur de toutes choses, ayons confiance dans son talent ; il saura bien nous tirer d'affaire.
—Allons donc rêver à tout cela, répondit Johnson ; il est tard, et puisque l'heure de dormir est venue, dormons.
—Vous êtes bien pressé, mon vieil ami, dit le docteur.
—Que voulez-vous, M. Clawbonny, je me trouve si bien dans ma couchette ! et puis, j'ai l'habitude de faire de bons rêves ; je rêve de pays chauds ! de sorte qu'à vrai dire la moitié de ma vie se passe sous l'équateur, et la seconde moitié au pôle.
—Diable, fit Altamont, vous possédez là une heureuse organisation.
—Comme vous dites, répondit le maître d'équipage.
—Eh bien, reprit le docteur, ce serait une cruauté de faire languir plus longtemps le brave Johnson. Son soleil des Tropiques l'attend. Allons nous coucher."
(A continuer)

(1) Livre du temps de l'amiral Fitz-Roy, où sont rapportés tous les faits météorologiques.

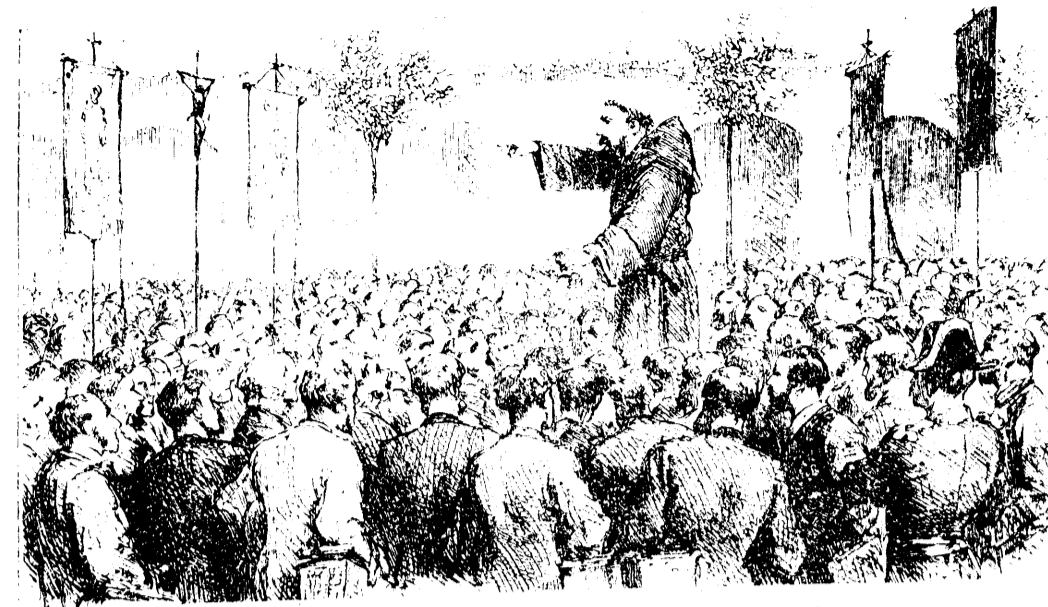
Le seul dont l'entrée de l'empire soit autorisée par le Conseil Impérial de santé du Czar de toutes les Russies.
On peut se procurer des remèdes à toute heure de la nuit.
A. DELAT, en ville.
AVEZ-VOUS ? — Oui, avez-vous des boutons dans la figure ? Votre langue est-elle couverte de chancre jaune, votre haleine est-elle mauvaise lorsque vous vous levez le matin, et avez-vous presque toujours mal à la tête ? Si c'est le cas, vous êtes bilieux et devriez prendre, sans délai, du RÉNOVATEUR DES MONTAGNES VERTES DE SMITH.



Le chalet de la grotte, à la limite de la commune de Saint-Jean-de-Maurienne.



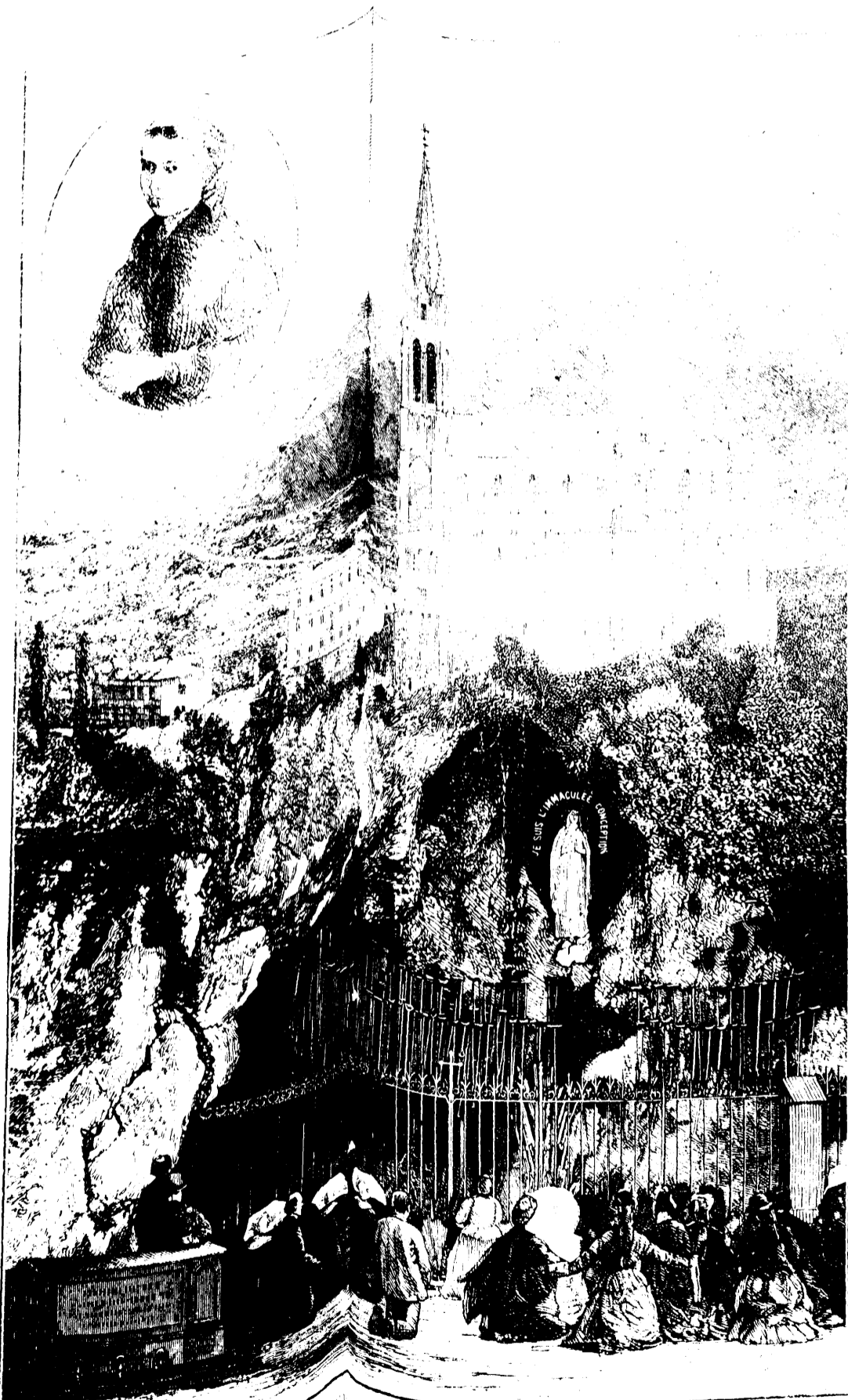
Le café des voyageurs.



Le Père Marie-Antoine, Capucin, adressant la parole aux pèlerins nouvellement arrivés, près de la gare, à cinq heures du matin.



Pèlerins se servant de l'eau miraculeuse à la grotte.



Procession de pèlerins, depuis la gare à la grotte.



LES CANADIENS DE L'OUEST

ANTOINE LECLERC

I

Les Canadiens ont rendu les plus grands services aux autorités américaines dans la négociation des nombreux traités qu'elles ont dû conclure avec les sauvages, à différentes époques, pour acquérir l'immense contrée qui constitue aujourd'hui l'Ouest des Etats-Unis. Par leur connaissance des dialectes et mœurs sauvages, par leur influence sur les enfants des bois, nuls n'étaient plus propres que les Canadiens à faciliter aux commissaires américains la tâche, souvent difficile, d'obtenir le consentement des Indiens à des concessions de terres, qui leur enlevaient leurs plus beaux champs de chasse.

Chaque nouveau traité offrait de plus sérieux obstacles, car les Etats-Unis devenaient de plus en plus exigeants. Ils ne réclamaient plus, comme autrefois, quelques petits coins de terre, c'étaient de vastes territoires—d'un seul coup plus de seize millions d'acres de terre—dans lesquels on a depuis taillé des états très-importants.

Il fallait alors bien de la diplomatie, bien des séductions, bien des promesses alléchantes, pour amener des tribus entières à renoncer à la possession de leurs beaux pays, avec leurs prairies d'une inépuisable fertilité, leurs forêts à perte de vue, leurs montagnes altières, leurs lacs immenses, leurs rivières magnifiques. Depuis des siècles, elles chassaient le daim et le buffle dans ces solitudes; depuis des siècles, elles y avaient trouvé d'amples moyens de pourvoir à leur subsistance. Ce sol ne renfermait-il pas, de plus, les cendres chéries de leurs ancêtres, dont ces peuplades savaient si bien perpétuer le souvenir dans leurs touchantes traditions?

Les autorités américaines savaient tout le poids que pouvaient avoir les Canadiens sur les décisions des sauvages. Aussi il ne s'est probablement pas conclu un traité important dans l'Ouest, où ils ne figurent comme commissaires, agents ou interprètes.

De tous les interprètes canadiens, dont les noms sont inscrits au bas de ces traités (1), le plus remarquable est probablement Antoine Leclerc—il signait *Leclerc*—qui, de 1813 à 1844, rendit les plus grands services aux Etats-Unis. Leclerc parlait non-seulement l'anglais et le français, mais il pouvait s'exprimer facilement dans plus de quatorze dialectes sauvages, tandis que la plupart des interprètes n'en comprenaient que deux ou trois, souvent moins. Allié à la famille d'un chef de la tribu des Sacs, et ayant lui-même un peu de sang indien, il n'en fallait pas davantage pour lui mériter la confiance des tribus avec lesquelles ses fonctions le mettaient en rapports.

II

Ni la date ni le lieu de naissance de Leclerc ne nous est connu; il dut voir le jour cependant vers 1785. Nous savons seulement qu'il vint se fixer, en 1809, dans *La ville à Mallet*—aujourd'hui Peoria—fondée par son compatriote, Jean-Baptiste Mallet. Bon nombre de canadiens, chasseurs et voyageurs pour la plupart, étaient venus se grouper dans cette localité, et Leclerc y cultiva pendant plusieurs années une certaine étendue de terre qu'il avait acquise d'un nommé J.-B. Champlain.

En 1812, *La ville à Mallet* fut ravagée par la soldatesque commandée par un capitaine Craig, et presque entièrement détruite. Le capitaine, à la tête d'une com-

pagnie de miliciens, ayant été attaqué durant la nuit par des sauvages, supposa, bien à tort, qu'ils avaient été poussés à cet acte d'agression par les canadiens de la localité, et, pour les punir, il pilla leurs maisons, puis les fit prisonniers.

Au nombre des prisonniers se trouvait M. Thomas Forsyth, plus tard major et agent des sauvages, qui a fait connaître la conduite barbare de Craig en cette circonstance, dans un journal de voyage de Saint-Louis aux chutes Saint-Antoine (1818), publié subséquemment:

Je n'oublierai jamais, dit-il, les malheurs survenus à la petite et infortunée population de Peoria, un petit village de Français situé sur la rivière Illinois. Après que leurs biens eurent été enlevés par les Indiens et par des bandits de la ville de Shawano, commandés par le capitaine Thomas E. Craig, nous fûmes faits prisonniers comme des malfaiteurs, et on nous débarqua sur les bords du Mississippi, à *Savage's Ferry*. Plusieurs pauvres malheureux, avec leurs femmes et leurs enfants, n'avaient pas une seule couverture pour les protéger contre le froid (2).

La destruction de *La ville à Mallet* força Leclerc de s'éloigner de ce poste, et il alla bravement planter sa tente, en 1813, dans l'île, alors déserte, connue sous le nom de Rocky Island, qu'environnent les eaux du Mississippi. Cette île, d'une longueur d'environ trois milles et d'une largeur d'un demi-mille en moyenne, contient près de mille acres de terre. Elle était alors couverte de bois épais, qui furent détruits en grande partie par les soldats de la garnison américaine, lorsque le fort Armstrong eut été construit, en 1816, par le colonel Mason, à l'extrémité inférieure de l'île.

Leclerc eut bientôt pour compagnon de sa solitude le col. Davenport, qui fut pendant trente ans membre de la Compagnie américaine de pelletteries. Le col. Davenport se construisit une magnifique résidence sur le côté nord de l'île, et il y demeura jusqu'au 4 juillet 1846, alors qu'il fut lâchement assassiné par une bande de voleurs, qui avaient pénétré dans sa maison, en l'absence de sa famille, pour en faire le pillage. Il a donné son nom à une ville et à un comté de l'Iowa.

III

Leclerc ne tarda pas d'être nommé interprète et agent des sauvages par les Etats-Unis. Il prit part, en cette qualité, aux importants traités conclus avec les Osages, à Saint-Louis, le 2 juin 1825; avec les Kansas, le lendemain, dans la même ville, et avec les Chippewas, Ottawas et Pottowatomies, le 24 juin 1825, à la Prairie-du-Chien. Une section de terre lui fut accordée, en vertu de ce dernier traité, sur les bords du Mississippi, ainsi qu'à François Leclerc, son frère probablement.

Peu de temps après éclata la guerre qu'entreprit l'implacable Black Hawk contre les Etats-Unis. Les colons épars çà et là dans l'Ouest furent les premières victimes, et périrent en grand nombre sous le tomahawk indien. Entre autres canadiens qui succombèrent sous leurs coups, Leclerc eut la douleur de compter son ami et compagnon, Félix St. Vrain, agent des sauvages à Rocky Island. St. Vrain fut surpris par les sauvages, le 22 mai 1832, dans une expédition, et il fut tué avec trois de ses camarades; les autres purent s'échapper et se réfugier à Galena, après avoir couru les plus grands dangers. Quelques semaines plus tard, le 10 juin, Jacques Aubry, qui commandait le fort de Blue Mound, fut aussi massacré par les Indiens, et son lieutenant, Edouard Bouchard, soutint vaillamment plusieurs attaques de la part de ces farouches envahisseurs.

Cette nouvelle guerre indienne ayant été terminée par la défaite de Black Hawk, le major-général Winfield Scott et le gouverneur John Reynolds, de l'Illinois, négocièrent un traité fort important, le 21 septembre 1832, avec les Sacs et les Renards, par lequel ces derniers cédèrent aux Etats-Unis une vaste contrée. Comme le choléra sévissait parmi les soldats du fort Armstrong, la conférence avec les sauvages eut lieu sur les bords du

Mississippi, à la portée des canons du fort. Un nombreux état-major assistait au traité, et rien ne manqua pour donner aux sauvages une haute idée de l'autorité américaine. De leur côté, les Sacs et les Renards étaient représentés par plusieurs de leurs chefs, dont quelques-uns, suivant la mode indienne, portaient des noms fort terribles et étranges: *Celui qui a été partout*, *la Terreur des hommes*, *l'Ours irrité*, *la Femme jalouse*, *l'Aigle audacieux*, *Peau de loup*, *le Renard couleur*.

En cette circonstance, le chef des Sacs fit présent d'un mille de terre carré à la femme de Leclerc, et en frappant le gazon de son pied, il déclara qu'il mettrait pour toute condition que Leclerc viendrait planter sa tente sur le lieu même où se tenait le grand conseil. C'était un cadeau princier, et il prouve amplement l'affection dont jouissait Leclerc parmi les Sacs.

L'article six du traité avec les Sacs et les Renards, est conçu dans les termes suivants:

A la demande spéciale des dites tribus confédérées, les Etats-Unis consentent d'accorder à Antoine Leclair, interprète, une section de terre, vis-à-vis Rocky Island, et une section à la tête de l'un des premiers rapides, en amont de la dite île, dans la région cédée par les Sacs et les Renards.

Dans le dernier article de ce traité, les autorités américaines déclarèrent qu'elles garderaient Black Hawk en otage ainsi que ses deux fils, son frère le Prophète et ses deux fils, et plusieurs autres chefs, pour assurer la bonne conduite future des Sacs et des Renards. JOSEPH TASSÉ.

(A continuer.)

NOUVELLES GÉNÉRALES

Albany, N.-Y., 28.—La sentence de quatre années d'emprisonnement contre Edward S. Stokes, pour avoir tué James Fisk, fils, a expiré aujourd'hui et il est sorti de la prison Auburn. A sept heures et demie du matin il se devêtit de l'uniforme des détenus et s'habilla comme un bourgeois. A huit heures il a été remis en liberté. Plusieurs amis, qui l'attendaient dans la conciergerie de la prison, l'ont escorté en voiture couverte jusqu'au Gaylord House où il a déjeuné en leur compagnie accompagné de son frère, M. Horace Stokes, le colonel J. E. Nutman, son ex-associé en affaires, et M. J. C. Coldgate, il a pris le train du matin en destination de New-York.

New-York, 28 oct.—Une dépêche de Paris dit que la colonie américaine qui s'y trouve est mise en émoi par la publication d'une lettre de M. Du Somerard, président de la commission française à l'Exposition du Centenaire à un ami en Allemagne. Il dit: Les Américains eux-mêmes ont mit le feu aux bâtiments contenant les caisses vides de marchandises françaises, espérant détruire les articles exposés par la France.

Les hommes de police employés par les directeurs de l'Exposition ont été choisis à dessein dans la classe la plus vile et la plus dégradée du peuple. Les gardiens mêmes sont des voleurs. Tous, sans exception, volent ouvertement les objets exposés par toutes les nations. Règle générale: les juges acquittent les coquins contre lesquels on porte des plaintes. La canaille attend des juges le signal pour commencer le pillage.

Cette lettre se termine par une série d'accusations infâmes contre les Américains. Ces accusations sont si sales qu'on ne peut les transmettre par le télégraphe.

Il est très-probable que l'auteur de cette lettre sera rappelé sur-le-champ, et le ministre américain exigera des explications immédiates.

Paris, 30.—M. Du Somerard, dans une dépêche officielle, nie formellement qu'il soit l'auteur de la lettre diffamatoire, et offre des documents à l'appui de sa déclaration.

Paris, 31.—Des avis reçus de Constantinople, la nuit dernière, mandent que l'armistice n'a pas encore été signé, mais il le sera probablement demain.

Saint-Petersbourg, 31.—La *Gazette*, organe officiel du gouvernement russe, annonce que le général Ignatieff, l'ambassadeur de Russie à Constantinople, a présenté à la Turquie l'ultimatum du gouvernement russe. Il demande une suspension immédiate des hostilités et un armistice de six semaines. Si la Porte n'accepte pas les propositions de la Russie, le général Ignatieff demandera ses papiers et laissera Constantinople cette nuit.

Lockport, N.-Y., 1er nov.—Il règne une grande activité dans les cercles fériens. Les quartiers généraux sont remplis de visiteurs toutes les nuits.

Saint-Petersbourg, 2.—Une dépêche officielle du général Tcherniaeff, reçue en cette ville, annonce que la Porte a accepté un armistice de deux mois, commençant le 1er novembre, et a ordonné la cessation immédiate des hostilités.

Belgrade, 2.—Il est officiellement annoncé que les deux armées conserveront les positions qu'elles occupent actuellement.

Londres, 3.—Le *Post* publie le paragraphe suivant comme émanant de source officielle:

“ La Turquie ayant accepté l'armistice, nous apprenons que la Russie a pris des mesures immédiates pour hâter les négociations devant amener une solution de la question, et qu'elle prend pour base les propositions de l'Angleterre.”

Belgrade, 2.—Le gouvernement serbe a donné instruction au gén. Tcherniaeff d'envoyer un parlementaire à Abdoul-Kérim, le commandant en chef des troupes turques, pour lui demander s'il avait reçu avis de la conclusion de l'armistice.

Québec, 3.—Le procès de Buckley, accusé de viol, s'est terminé à cinq heures, cette après-midi, par un verdict de “coupable.” Le juge Sanborn a condamné le prisonnier aux travaux forcés à perpétuité.

—La santé de Son Honneur le lieutenant-gouverneur Caron décline rapidement, et ses médecins ont peu d'espoir de le sauver.

—Son Honneur le juge Sanborn a condamné à \$12 d'amende les grands jurés qui se sont absentés de la Cour pendant le terme.

Saint-Hyacinthe, 3.—A neuf heures ce matin, le tocsin a sonné à la station des pompiers pour un feu qui venait d'éclater dans la partie de la ville qui avait échappé à la dernière conflagration.

Le feu s'était déclaré dans une écurie en arrière des scieries de MM. Larivière et Frère, dans la partie sud-ouest de la ville. Il soufflait alors un fort vent de l'ouest, et l'élément destructeur fit en peu de temps des ravages terribles.

Vingt-six maisons sont devenues la proie des flammes.

MM. Larivière et Frère ont éprouvé des pertes au montant de \$12,000; assurés pour \$6,000.

Les pertes totales causées par cet incendie n'excéderont pas \$30,000, avec des assurances pour \$10,000 réparties dans les compagnies suivantes: Royale Canadienne, Stadacona, Niagara Mutuelle, Canada Farmers, et Beaver de Toronto.

La manufacture de la Compagnie de Chaussures de Saint-Hyacinthe a échappé au désastre, grâce aux efforts des citoyens et des employés.

Winnipeg, 2.—Le gouverneur Morris, l'hon. James McKay et l'hon. M. Christie sont arrivés du Nord-Ouest, après avoir fait un traité avec les sauvages Crees et autres, par lequel la propriété revient au Canada de 200,000 milles carrés de territoire dans la région fertile.

—On mande de Winnipeg que la distribution des 1,400,000 acres de terre aux Métis va commencer le 30 octobre, et se continuera avec toute la diligence possible. Chaque réclamant aura 240 acres au lieu de 190.

—La tempête de lundi dernier a été fort violente sur l'île du Prince-Edouard, et une dizaine de vaisseaux ont fait naufrage sur ses côtes. On n'a eu aucune perte de vie à enregistrer jusqu'à présent.

Philadelphie, 4.—Quoique la clôture de l'Exposition ait lieu le 10 novembre courant, la commission du Centenaire, dans sa séance de jeudi, a adopté une résolution à l'effet de continuer les admissions à 50 cents jusqu'à samedi, le 18 du courant.

Le président Grant a consenti à être présent à la clôture de l'Exposition. Il y présidera en sa qualité officielle.

87,663 personnes ont visité l'Exposition aujourd'hui.

Paris, 4.—Dans la chambre des députés, le duc De Cazes, ministre des affaires étrangères, en parlant de la politique du gouvernement français au sujet de la question d'Orient, dit qu'il fallait la paix pour la France. Il conclut en disant: “ Si, contre l'espoir du gouvernement, il arrivait des complications, nous ne vous demanderons jamais de compromettre l'honneur ou la sûreté de la France dans une lutte où elle ne serait pas intéressée directement. Avant épuisé tous nos efforts pour maintenir la paix de l'Europe, nous devons au moins être sûrs de la garder pour nous-mêmes.”

Le capitaine: Sentinelle, où est votre fusil? La sentinelle: Capitaine, je l'ai prêté à un bourgeois qui désire tirer un lièvre.

Au jardin du Palais-Royal:

Un monsieur.—En vérité, madame, vous avez là un bien joli enfant.

La dame.—Ce cher petit! Et il est si bon, si doux, c'est la crème des enfants!

Le moutard, à part.—C'est p'têtre pour ça que je suis tant fouetté....

— Révélations sur les bijoux, dans l'*Événement*:

Saviez-vous que chaque mois de l'année s'accorde avec une pierre précieuse particulière, qui n'exerce sa vertu qu'à ce moment précis?

Janvier.—On offre l'Hyacinthe ou le grenat; présage de constance et de fidélité.

Février.—L'Améthyste; paix du cœur.

Mars.—La Sanguine; courage et discrétion.

Avril.—Le Saphir ou le diamant; *garantie d'innocence ou de repentir* (!!!)

Mai.—L'Émeraude; amour heureux.

Jun.—L'Agate; longs jours de santé.

Juillet.—Le Rubis; oubli des chagrins.

Août.—La Sardoine; félicité conjugale.

Septembre.—Le Chrysolithe; préservatif contre la folie.

Octobre.—L'Opale; espérance dans le malheur.

Novembre.—La Topaze; amitié.

Décembre.—La Turquoise; bonheur inaltérable.

Ouf!

Note de Mlle A. R.—Le diamant peut s'offrir en toute saison.

(1) Joseph Tremblay, Jean-Baptiste Tremblay, Léon Tremblay, Pierre André, Baptiste Mongrain, J. Derooin, Jean Roy, Nicolas Boivin, Antoine Grignon, J.-B. Dubé, Martin Dorion, François Labussière, Joseph Baron, Pierre Baron, E. V. Sicotte, Antoine Saint-Clair, Jacques Mathé, J. Dorion, Charles A. Grignon, Augustin Hameelin, junior, Louis Moran, J.-B. Dauray, F. Comparat, A.-L. Papin, Louis Lachapelle, François Mouton, Joseph Bertrand, junior, J.-D. Blanchard, Joseph Duchêne, Pierre Cadiéux, J.-B. Bourré, H. Laselle, Lambert Canchois (?), Michel Brisebois, Pierre Paquet, Michel Bourdeau, Toussaint Charbonneau, Antoine Gareau, Joseph Gareau, J.-B. Dorion, L.-T. Honoré, Maurice Blondeau, Noël Dagenais, Michel Brouillet, Louis Beaufort, E. Duchonquet, T. Julien, Joseph Lafèche, P. Provancher, Samuel Salomon, Michel Brouillet, Henri Deslaurier, Baptiste Renaud, Pierre Lapointe, J.-B. Caron, Louis Dorion, J.-B. Massé, Louis Bufet, Antoine Boudi, Louis Decouragne, Antoine Maréchal, M. Morin, Baptiste Sans-Crainte, Jacques Lasselle.

(2) *Journal of a voyage from St. Louis to the Falls of St. Anthony in 1812.*

SOUVENIRS DE FAMILLE

Le succès du tableau lithographié qui porte ce titre a dépassé tous nos calculs. La première édition s'est épuisée de suite, et nous avons nécessairement remis ou refusé les commandes reçues depuis. Mais la deuxième édition que nous avons commencée aussitôt que possible, étant aujourd'hui prête, nous pouvons fournir tous ceux qui veulent se procurer cette charmante feuille, destinée à perpétuer dans les familles le souvenir des événements qui en constituent l'histoire, et à conserver en même temps les portraits de ceux qui en font partie.

Ce tableau, essentiellement adapté aux familles canadiennes et catholiques, est divisé en plusieurs parties. En tête, à gauche du centre, se place le portrait du chef de famille, dont le nom s'inscrit dans l'espace encadré à l'extrême gauche. Au-dessous de son nom, se marque son âge lors de son mariage, et plus bas, ses enfants écrivent la date de son décès. A droite, de semblables encadrements sont destinés au portrait de la mère, à son nom de fille, son âge et son décès. Entre les deux portraits se trouvent des blancs où s'inscrivent la date de leur mariage, la paroisse où la cérémonie a eu lieu, et le nom du prêtre qui a béni leur union. Le centre du tableau est divisé par colonnes verticales et lignes horizontales. Dans la première colonne, on entre successivement les noms de baptême des enfants; dans les autres, les dates de leur naissance, baptême, première communion, confirmation, mariage et décès. Il y a, au commencement de chaque ligne, un numéro qui indique l'ordre de préséance des enfants, et qui correspond au même chiffre placé sous les petits cadres au bas du tableau, dans lesquels se collent les portraits des enfants. De nos jours, que la photographie permet de se procurer des portraits à si bon marché, chaque famille doit tenir à transmettre les siens aux générations suivantes.

Ce tableau offre le moyen de les arranger avec méthode et de les conserver en bon ordre. L'espace libre du tableau est couvert de sentences tirées des Saintes Ecritures et des saints Pères, et qui enseignent les devoirs que la loi divine impose à chaque membre de la famille. Le tout est entouré d'un joli cadre pourpre et or, au bas duquel on lit cette inscription: "Vu et approuvé, avec souhaits de bon succès et bénédiction, Montréal, le 30 mars 1876. † Ig. évêque de Montréal."

Le travail et l'impression en gris perle, pourpre et or, sur un beau papier-carton, de 21 pouces sur 17, fait honneur aux artistes et aux ouvriers de la compagnie Burland-Desbarats.

L'auteur de ce tableau est le Révérend M. Jos. Morin, prêtre, curé de St. Jacques-le-Mineur, comté de Laprairie, diocèse de Montréal.

Prix: 50 centims. \$4.50 la douzaine.

Un escompte libéral sera en outre accordé aux libraires, ainsi qu'aux agents de L'Opinion Publique.

Toute personne qui en expédiera le prix par la poste à l'éditeur, en recevra un exemplaire, sur rouleau, par le retour de la malle. S'adresser à G.-E. Desbarats, bureau de L'Opinion Publique, 5 et 7, rue Bleury, Montréal.

NOS AGENTS peuvent en recevoir un premier exemplaire, pour en juger et le montrer à leurs co-paroissiens, en nous envoyant vingt-cinq centims.

L'AMOUR MATERNEL CHEZ LES CHATS

Comme nous avons l'habitude de ne considérer les êtres qui nous entourent, inanimés ou vivants, que par rapport à nous et aux avantages qu'ils peuvent nous procurer, nous définissons volontiers le chat un animal égoïste, sans attachement, infidèle et, à l'occasion, perfide. Qu'il nous délivre des souris qui nous gênent, c'est tout ce que nous attendons de lui, et si nous lui reconnaissons dans son jeune âge de la souplesse et de la grâce quand il joue avec quelqu'un de ses compagnons, si nous prenons un instant plaisir à le voir exécuter ses bons et ses gambades, nous pensons lui avoir rendu pleine justice; nous sommes quittes envers lui.

Le chat possède cependant plusieurs qualités

intéressantes, faciles à découvrir pour peu qu'on se donne la peine d'observer, et entre autres, à un éminent degré, l'amour maternel. Ce sentiment est si fort, si impérieux chez lui, ou du moins chez la femelle, qu'il la pousse, en certaines circonstances, à nourrir et à soigner comme ses propres petits de jeunes animaux appartenant à des espèces qui lui sont étrangères et même absolument antipathiques. Les exemples de ces singulières adoptions sont nombreux; nous en citerons deux ou trois dont l'autorité de ceux qui les rapportent rend l'authenticité incontestable.

Une jolie chienne épagneule avait eu d'une seule portée cinq petits. Comme on craignait qu'elle ne se fatiguât à les nourrir tous, on eut l'idée de lui en ôter deux pour les donner à une chatte qui venait de mettre bas, et à qui on éleva en même temps ses petits. La chatte accepta la substitution et se montra si bonne nourrice pour ses enfants adoptifs, que ceux-ci, au bout de peu de jours, devinrent plus forts que les trois autres petits chiens élevés par leur vraie mère. Dès qu'ils furent assez grands, on les donna. La pauvre chatte en fut inconsolable; pendant deux jours, elle n'eut pas un moment de repos, et courait par toute la maison, de la cave au grenier. Enfin, ayant trouvé moyen de pénétrer dans la chambre où la chienne nourrissait les petits qui lui avaient été laissés, elle crut voir en elle l'ennemie qui lui avait volé ses enfants et lui lança un coup de griffe. La bataille s'engagea et fut soutenue vigoureusement de part et d'autre; l'avantage resta pourtant à la chatte, qui prit un des petits et l'emporta. A peine l'eut-elle déposé en lieu sûr qu'elle revint pour en chercher un autre, dont elle parvint également à s'emparer après un nouveau combat. Un fait digne de remarque, c'est que, satisfait de son succès, elle ne chercha pas à le pousser plus loin. On lui avait pris deux nourrissons, elle en avait reconquis deux; elle avait son compte.

White de Selborne raconte un fait non moins curieux et non moins honorable pour la race féline. Un de ses amis avait un levraut âgé de moins d'une semaine qu'un paysan lui avait apporté, et une chatte qui, à ce moment, fit ses petits. On se débarrassa de ces derniers. Le levraut fut élevé; il prenait fort bien le lait qu'on lui offrait dans une cueiller et prospérait; mais un beau matin, il disparut; on supposa qu'il avait été croqué par quelque animal carnassier, chat ou chien. Cependant, quelques jours après, le maître de la maison, se promenant dans son jardin, aperçut de loin sa chatte qui venait vers lui la queue levée et miaulant doucement comme si elle eût appelé ses chatons. Mais ce ne fut pas un petit chat qui accourut à sa voix, ce fut le levraut qu'elle avait adopté, et qu'elle continua de nourrir de son lait jusqu'au moment où il put manger seul.

Le troisième exemple, que nous empruntons également à White, est peut-être encore plus extraordinaire. Une chatte qui vivait dans une ferme d'Angleterre et qui y croquait force rats et souris, avait été récemment privée de sa progéniture, et, désolée, elle errait de tous côtés à la recherche de ses petits. Elle était encore en quête, lorsqu'un enfant, pour la régaler, déposa dans le panier où elle couchait une nichée de jeunes rats qu'il venait de trouver. La chatte revint, aperçut les rats; mais l'instinct maternel l'emporta sans doute sur l'appétit carnassier, car, au lieu de les dévorer, elle entra et s'installa tranquillement dans son panier à côté de ces petits êtres demi-nus et gémissants. Quand ceux-ci, pressés par la faim et trop jeunes d'ailleurs pour comprendre la danger qu'ils couraient, saisirent ses mamelles et se mirent à la têter, elle les laissa faire. Avant la fin de la journée, on la vit s'occuper de leur toilette. De ce moment, elle les adopta et les éleva avec autant de soin que s'ils eussent été ses enfants.

VARIÉTÉS

UNE CURIOSITÉ ZOOLOGIQUE.— Une curiosité du Jardin zoologique est sans contredit l'enclos des Talégalles, appelés par les colons australiens *Brush-Turkey* et par les naturalistes *Talegalla Lathamii*. Ce gallinacé, dont il avait été fort peu parlé jusqu'à ce jour, est désigné par les sauvages de l'Australie sous le nom de *Ngou*.

Quelques voyageurs l'avaient plus ou moins décrit dans leurs ouvrages, mais rien de ses mœurs n'était encore connu. Un curieux ouvrage publié en 1861, par l'imprimerie de la Propagande, et intitulé: *Memorie storiche dell'Australia, per Monsig. D. Rudesindo Salgado*, contient des détails assez précieux: "Cet oiseau construit, au dire des indigènes, une pyramide de terre ou de sable, de 6 pieds de diamètre et de 3 pieds de hauteur. Dans sa partie supérieure, il creuse un trou d'un pied, où il dispose ses œufs, et laisse à la chaleur solaire le soin de les couvrir; quand les petits sont près d'éclore, la mère vient les découvrir."

Les renseignements que la Société a recueillis et qu'elle a publiés viennent pleinement confirmer ces observations encore incomplètes. Les œufs, dit le rapport, sont enfouis par les oiseaux dans un monceau composé de terre, de feuilles, d'herbes, de sables ou d'autres matières pouvant produire et conserver la chaleur. Les oiseaux les surveillent avec soin jusqu'à ce que les jeunes soient éclos et en sortent forts, robustes et déjà couverts de plumes, au point de pouvoir voler le second ou le troisième jour après leur naissance.

Depuis dix ans, ce singulier phénomène, qui avait été observé en Australie par M. Gould, s'est reproduit à Londres.

Placé dans un enclos, avec des matières végétales abondantes à sa disposition, le mâle commence à les transporter en arrière avec ses pattes vigoureuses, et en les lançant à une distance considérable. Comme il entreprenait chaque jour son travail à l'extrême limite de son enclos, les matériaux furent en peu de temps rassemblés en un cercle et réunis auprès de la place où le tumulus devait être élevé. Quand la pyramide fut haute de quatre pieds environ, les deux oiseaux travaillèrent à en rendre la surface plane et creusèrent une excavation au centre; c'est là que les œufs furent placés, à 16 pouces au-dessus du sommet du monceau de terre, à intervalles égaux, et le petit bout de l'œuf dirigé en bas. Le mâle surveillait la température du nid avec le plus grand soin; les œufs étaient généralement couvés, et une ouverture cylindrique était toujours maintenue au centre de l'excavation, dans le but d'aérer l'intérieur et probablement de prévenir le danger d'un accroissement subit de température, par l'action du soleil ou la fermentation trop prompte de la pyramide formée de débris végétaux. Dans les temps chauds, à deux ou trois intervalles de la journée, les œufs restaient sans être couvés.

Quand le jeune oiseau a brisé l'œuf, il reste dans le nid douze heures au moins, sans faire d'efforts pour en sortir; le mâle le réchauffe en le cachant sous ses ailes. Le deuxième jour, il sort; les plumes de ses ailes sont déjà bien développées, mais il ne paraît avoir aucun désir d'en faire usage; ses pieds puissants lui donnent un moyen de locomotion suffisant. Dans l'après-midi, le jeune talégalle se retire de bonne heure dans le nid et se réfugie sous les ailes du père. Le troisième jour, l'oiseau est capable de voler; et on vit une fois l'un d'eux, subitement effrayé, prendre son essor et passer à travers le solide filet qui recouvrait son enclos.

Le récit des mœurs de ce gallinacé, donné par M. Gould dans ses *Oiseaux d'Australie*, qui parut si étrange quand l'ouvrage fut publié, est aujourd'hui adopté par tous.

— On a capturé à Marseille un requin qui mesurait 7 mètres de long et 3 mètres de circonférence et pesait 1,200 kilos. La tête seule pesait 250 kilos. On a trouvé dans le ventre de ce monstre quatre thons dont un pesant 28 kilos.

— On écrit au *Times* qu'on vient de tuer près de Wittamberg (Allemagne du Nord) un énorme castor, le dernier descendant de la vieille race connue sous le nom de *bièvres*, qui s'était établie dans la *liberlache*, mare aux bièvres, district de Magdebourg. Les castors deviennent de plus en plus rares en Allemagne; on en trouve encore quelques-uns en Bavière, en Bohême et dans le duché d'Anhalt; mais comme toutes ces contrées sont trop habitées, ils y vivent dispersés, fugitifs, cachés sous terre comme le blaireau, ne sortant que la nuit pour aller chercher leur nourriture, qui consiste en fruits, écorces ou poisson; ils n'y songent plus à bâtir ces cabanes qui font l'admiration du voyageur au Canada et en Sibérie. Aussi des naturalistes ont-ils donné à ces castors solitaires le nom de castors terriers. On croit qu'il existe également plusieurs de ces animaux sur les bords du Danube. En France, on sait que les derniers survivants de l'espèce dite des bièvres se sont réfugiés en Languedoc et dans quelques îles du Rhône.

PANSEMENT DES BRULURES.— L'un des abonnés les plus constants de la SANTÉ PUBLIQUE, et qui se dit même son abonné à vie, indique la gomme arabique en poudre comme préférable à la fécula dans le pansement des brûlures. "J'en ai toujours chez moi, dit-il, j'en ai à la campagne, et, lorsque je me mets en voyage, j'en ai toujours une boîte dans mes bagages."

"Il m'est arrivé une fois à Vichy, une autre fois à Genève, de guérir presque instantanément des brûlures sinon très-graves, tout au moins très-douleuruses."

"Avec un peu d'eau, on détrempe la poudre de gomme qu'on laisse aussi constante que possible, puis on l'étend sur la partie brûlée; la chaleur de la brûlure et celle du corps produisent un dessèchement rapide, et la partie brûlée, complètement privée d'air, ne cause aucune douleur."

"Si la partie brûlée se trouve à une jointure, souvent il se produit une fente que l'on a soin de boucher avec un nouvel enduit de gomme liquide."

"Il m'est arrivé de me brûler un bout de doigt; je le mouille et répands de la poudre dessus, puis on mouille encore jusqu'à ce que l'enduit soit parfait."

"Une cruche d'eau bouillante mise dans le lit en hiver s'étant ouverte accidentellement, le pied qui la refoulait fut brûlé. Cet accident arrivé à un veillard était considéré comme très-grave. Ayant sous la main de la gomme en poudre, le lendemain matin il n'y avait que des traces de rougeur, mais pas la moindre douleur ni trace de gonflement."

La poudre de gomme arabique constitue, en effet, un excellent moyen de traitement occlusif des brûlures au premier et au second degré. Il suffit même d'en saupoudrer les parties brûlées pour qu'en se dissolvant avec la sérosité sécrétée, il en résulte un enduit qui tient lieu d'épiderme et prévient la douleur causée par le contact de l'air. Mais la fécula de pomme de terre remplit la même indication. Elle est meilleur marché et se trouve non-seulement chez les pharmaciens, mais dans la boutique du plus modeste épicière de village.

— La semaine dernière, mille meules de fromage ont été exportées de Kingston en Angleterre.

— Le *Grelot* s'impatiente! la question d'Orient ne marche pas au gré de ses desirs:

Il faut avouer que la question d'Orient, si elle n'était pas émaillée des pendaisons, des viols et des égorgements de la Bulgarie, présenterait des situations comiques bien au-dessus de celles de la *Belle Hélène*.

Exemple: L'Europe, semblable à un individu qui en verrait deux autres se boxer jusqu'au sang sans rien dire, s'avise un beau matin de trouver qu'il y en a assez comme cela. En conséquence, elle prévient, par l'organe de ses agents diplomatiques, la Sublime-Porte d'avoir à mettre un peu d'eau dans son vin.

Le Divan se rassemble et écoute, en fumant d'immenses pipes, les propositions desdits agents.

— Voyons, murmurent doucement ceux-ci à l'oreille des pachas somnolents, qu'est-ce que vous diriez d'un petit armistice?

— Un armistice?

— Oui.

— Oh! oh!...

— Eh bien?

— Nous aimerions mieux la paix tout de suite.

— Mais, vous savez bien, mes enfants, lorsqu'avant d'attaquer le gigot, on mange les hors-d'œuvre.

— Nous n'aimons pas les hors-d'œuvre, ici.

— Mais enfin...

— Nous sommes de braves gens qu'on calomnie... nous voulons la paix tout de suite.

— Mais vous ne comprenez donc pas qu'il est difficile de causer de la paix pendant que vous bachi-bouzouks continuent à empaler avec le plus grand soin les malheureux Bulgares et à couper la tête aux prisonniers serbes.

— Des blagueurs de journaux!

— Farceurs, va!... enfin, oui ou non, voulez-vous un armistice?

— Jamais!

— Alors, la guerre va continuer.

— Ce sera votre faute.

— Ah! elle est bien bonne, celle-là!...

— C'est à prendre ou à laisser.

— Alors, nous allons écrire cela à nos gouvernements.

— Ecrivez... et dites-leur bien que nous sommes pleins de conciliation et de desirs de leur être agréable, mais...

— Mais?...

— Que le Prophète ne serait pas content si nous faisons quelque chose qui fût agréable à ces chiens de chrétiens.

— C'est donc pour cela que vous ne leur rendez pas l'argent qu'ils vous ont prêté?

— Juste.

— Ah! très bien!... en ce cas, nous avons l'honneur de vous saluer.

— Bien le bon jour.

— A demain.

— A demain, mes enfants.

— Et nous redirons la même chose?

— Parbleu!

— Ça dure comme ça depuis un mois!

Quelle belle chose que la diplomatie!

ENIGMES, CHARADES, PROBLEMES, QUESTIONS, &c.

MOT CARRÉ

No. 20

Au voyageur courbé par le poids du chemin, Mon premier plait toujours. Mon deuxième est aimé en laine de Berlin, Ou qu'il soit de velours. Le vice et la vertu possèdent mon troisième, Il faut savoir choisir. Dans les bals, au salon, les sons du quatrième Nous font toujours plaisir. Lecteurs, à votre esprit donnez tout mon dernier Pour trouver mon entier.

CHS. ED. E. Berthier.

QUESTIONS GÉOGRAPHIQUES

No. 1.— Quelles sont les villes de l'Amérique du Nord dont les premières lettres forment le mot: Iroquois?

No. 2.— Quels sont les fleuves de l'Amérique du Sud dont les premières lettres forment le mot: Pampas?

COQUILLES AMUSANTES

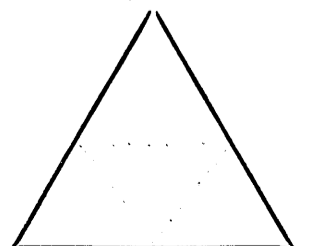
LE TESTAMENT DE BRIDOISON

J'ai un demi-million de fortune, que je laisse par moitié à mon neveu et à ma nièce. Le jour de mon décès, ils donneront cent mille francs aux pauvres, et il restera donc à chacun d'eux cent mille francs, dont j'espère qu'ils feront bon usage.

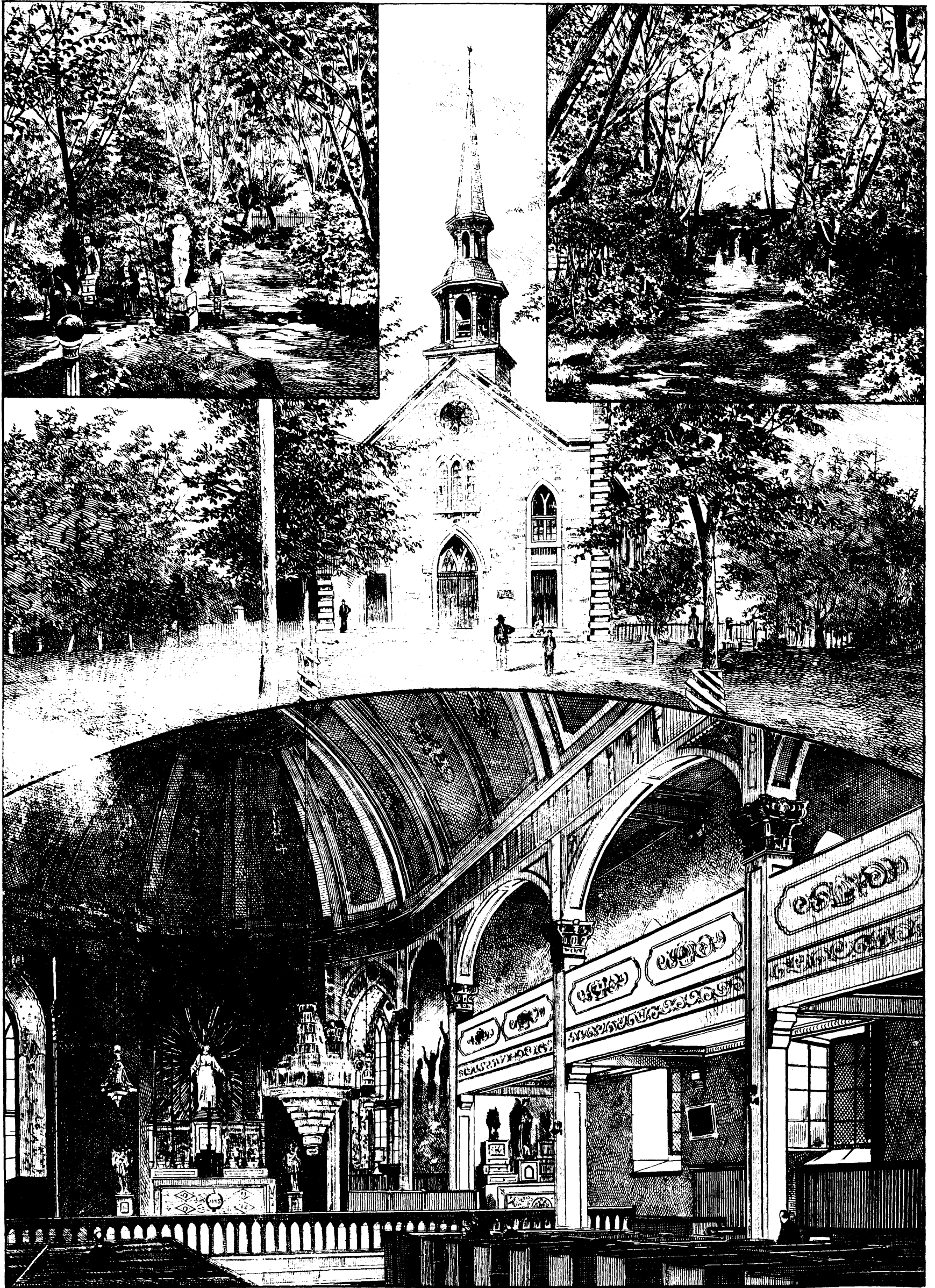
BRIDOISON.

LA TARTE AUX CERISES

Georges a reçu un grand morceau de tarte aux cerises. Il veut le partager avec trois camarades. Comment s'y prendra-t-il pour diviser en quatre parts égales son morceau de tarte, qui forme un triangle équilatéral?



Pour la solution, on indiquera, par des lignes ou des points, les quatre parts égales.



LE JARDIN DU PRESBYTÈRE

L'ÉGLISE.—VUE EXTÉRIEURE; VUE INTÉRIEURE

LE PRESBYTÈRE VU DU CHEMIN

PAROISSE DE ST. PAUL-L'ERMITE

PROMENADE DE TROIS MORTS

FANTAISIE

(Suite)

LE MORT

" Ta voix est comme un glas, ô Ver ! et ta parole
 " De son souffle maudit vent fêtrir l'aurole
 " De la pure et douce amitié !
 " Mais qui donc te l'a dit, toi qui parles en maître,
 " Que les hommes ont vu tomber et disparaître
 " Le culte saint de la pitié ?
 " Il est encor là-haut p us d'une âme pieuse
 " Qui s'en vient chaque soir, triste et silencieuse,
 " Pour nous implorer le Seigneur.
 " Il est encor là-haut plus d'une âme bénie
 " Qui pense aux pauvres morts, et qui fait de sa vie
 " Un holocauste à leur douleur.
 " Il est... Mais qu'est-ce donc qui tombe sur ma tête ?
 " O Ver ! est-ce un convive invité pour la fête
 " Que tu vas donner sur mon corps ?
 " Pour dévorer ma chair te faut-il donc un aide ?
 " Ne peux-tu prendre seul ce peu que l'on possède
 " Dans l'avare cité des morts ?
 " On dirait une lame, une lame brûlante,
 " Qui tombe sur mon front. Une voix gémissante
 " Descend de là-haut comme un chant.
 " Ah ! ma mère, c'est toi, dont la tendresse sainte
 " Vient répondre à la fois tes larmes et ta plainte
 " Sur le tombeau de ton enfant.
 " O larme de ma mère,
 " Petite goutte d'eau,
 " Qui tombes sur ma bière
 " Comme sur mon berceau ;
 " O fleur épanouie
 " De l'amour maternel,
 " Par un ange enveillé
 " Dans les jardins du ciel ;
 " Larme sainte et pieuse,
 " Fille du souvenir,
 " Perle plus précieuse
 " Que les trésors d'Ophir ;
 " Echo divin de l'âme,
 " Baume consolateur,
 " Versant comme un dicterne
 " Tous les parfums du cœur ;
 " O source de délices
 " Qui tombe avec le soir,
 " Entr'ouvrant les calices
 " Des fleurs où naît l'espoir ;
 " Larme douce et bénie,
 " Toi, que ma mère en deuil,
 " Des hauteurs de la vie
 " Verse sur mon cercueil ;
 " Ah ! coule, coule encore
 " Sur mon front pâle et nu ;
 " Reste jusqu'à l'aurore,
 " Bonheur inattendu !
 " Ma tombe solitaire,
 " Où le ver accompli
 " Ce terrible mystère
 " De l'éternelle nuit,
 " Maintenant arrosée
 " Par ces larmes du cœur,
 " Comme sous la rosée
 " S'épanouit la fleur,
 " Dans ses ombres profondes
 " Voit briller, pour un jour,
 " Ces deux flammes fécondes,
 " L'espérance et l'amour.
 " Si tu savais, ma mère,
 " Comme il fait sombre et noir
 " Dans cette horrible bière
 " Où la brise du soir,
 " Ni l'aurore vermeille,
 " Ne s'en viennent jamais
 " Porter à mon oreille
 " La chanson des forêts.
 " Dans cette solitude,
 " Mon Dieu ! comme il fait froid !
 " Comme ma couche est rude,
 " Que mon lit est étroit !
 " Cette nuit sans étoile,
 " Lourde comme du plomb,
 " Qui m'enlève d'un voile
 " Sans fin comme sans nom ;
 " Ce ver impitoyable
 " Qui vient me mordre au cœur,
 " Dont le rire effroyable
 " Me glace de terreur ;
 " Puis, cette plainte immense,
 " Ces accents surhumains,
 " Qu'une même souffrance
 " Arrache à mes voisins ;
 " Oû, tous ces maux sans nombre,
 " Ces réseaux de douleurs,
 " Ont de ma fosse sombre
 " Fait un gouffre d'horreurs.
 " Cette effrayante bière,
 " Pleine d'affreux secrets,
 " Tes larmes, ô ma mère,
 " Vont en faire un palais.
 " LE VER
 " Décidément, ô mort ! tu devais, dans la vie,
 " Voir bien souvent Phébus le blond
 " Descendre te verser des flots de poésie,
 " Et de laurier couvrir ton front.
 " Pour qu'une goutte d'eau, coulant en étourdie,
 " Qui tombe et vient tu ne sais d'où,
 " T'inspire un pathos long comme une tragédie,
 " Tu dus être ou poète ou fou.
 " Ces beaux rêves du cœur qui, là-haut, sur la terre,
 " Ont tant d'attraits et de beauté,
 " Quand on est près de moi se brisent comme un verre
 " Au choc de la réalité.
 " Oû, quand la vie encore, circulant dans tes veines,
 " T'apportait les hymnes du soir,
 " Tu pourrais quelquefois, dans tes douleurs humaines,
 " Voir passer un rayon d'espoir.
 " Mais au moment suprême où la mort vient te prendre,
 " T'emporter dans ses bras osseux,
 " L'Espoir ne voulait pas avec elle descendre
 " Dans mon palais mystérieux.
 " Si cette fleur du ciel qu'on nomme l'Espérance
 " Sur les tombeaux peut se cueillir,
 " Jamais dans le séjour de l'éternel silence
 " On n'entend ses feuilles frémit.
 " Non, cette goutte d'eau, ce n'est pas une larme
 " Que verse l'amour maternel,
 " Et qui vient soulever avec un divin charme
 " Le voile qui cache le ciel.

" Non, cette goutte d'eau, ce n'est pas cette aumône
 " Qu'on donne à ceux qui vont mourir,
 " Ni cet élan du cœur qui tresse une couronne
 " Avec les fleurs du souvenir.
 " Ce n'est qu'un allié que la terre m'envoie
 " Pour hâter ta destruction.
 " La terre qui partage avec moi chaque proie
 " Et qui prend la part du lion.
 " Quand tu voyais encor le ciel dont les étoiles
 " Te jetaient leur douce clarté,
 " La terre à tes regards se découvrait sans voiles
 " Dans sa splendeur et sa beauté.
 " Egoïste et cruel, ta main insoucieuse
 " Cueillait tous les fruits de son sein.
 " Sans même remercier la mère généreuse
 " Qui te donnait l'air et le pain.
 " Aujourd'hui c'est son tour ; ta sombre créancière,
 " T'enserrant dans ses bras profonds,
 " Oû tu dors enchaîné dans cette fosse amère,
 " Va te reprendre tous ses dons.
 " Ta chair, qui retenait ton âme prisonnière
 " Et voilait ce divin flambeau,
 " Ta chair dont elle fut l'origine première,
 " Ta chair, ta honte et ton fardeau ;
 " Oû, ta chair maintenant sans force et sans défense
 " Et pleine de corruptions,
 " Elle en fera bientôt la nouvelle semence
 " Qui doit féconder ses sillons.
 " Sur le champ du repos, quand la brise sereine
 " Vient souffler dans l'ombre des nuits,
 " Elle emporte en passant cette poussière humaine
 " Qui doit se transformer en fruits.
 " Quand au pied de l'autel la douce fiancée
 " Vient courber son front virginal,
 " C'est peut-être du cœur de sa sœur trépassée
 " Qu'est fait son bouquet nuptial.
 " La terre par la mort sans cesse rajeunie
 " Voit passer fleurs et nations,
 " Ainsi Dieu l'a voulu ; de la mort naît la vie,
 " Comme l'épi sort des sillons.
 " Et moi-même, le Ver, oû, moi-même, le Maître,
 " Devant qui tremble toute chair,
 " La mort me saisira, puis elle fera naître
 " De mon cadavre un nouveau ver."

LE MORT

" Comme moi tu mourras ! Quoi ! la Mort, notre reine,
 " Aussi t'écrasera sous sa main souveraine
 " Comme le fruit sous le pressoir !
 " Qui nous dira jamais, dans ce morne royaume,
 " Du cadavre du ver ou de celui de l'homme
 " Lequel est plus horrible à voir !
 " Eh bien ! poursuis ton œuvre, ô Ver ! et que ta bouche,
 " En torturant ma chair de sa lèvre farouche,
 " Mette bientôt mes os à nu.
 " Oû, dévore ma chair sans trêve et sans relâche,
 " Et pour hâter la fin de ton affreuse tâche,
 " Cherche et trouve un aide inconnu.
 " J'aspire maintenant à devenir poussière,
 " Et je veux échanger les ombres de ma bière
 " Contre le jour et sa splendeur ;
 " Et porté par le vent dans cette humble vallée
 " Oû pleure chaque jour ma mère désolée,
 " Je veux devenir une fleur.
 " Pensant toujours à moi, quand sous le vert feuillage,
 " Oû sa main conduisait les pas de mon jeune âge,
 " Ma mère reviendra s'asseoir,
 " La pauvre fleur qui fut l'objet de sa tendresse,
 " En sentant son regard, frémissait d'allégresse,
 " Comme les bois aux chants du soir.
 " Et sa piense main, sur ma tige posée,
 " En sentant sous ses doigts les gouttes de rosée
 " Frémir d'amour et de bonheur,
 " M'ajoutera peut-être aux lys, aux immortelles
 " Qui forment ce bouquet qu'aux fêtes solennelles
 " Elle offre à l'autel du Seigneur.
 " L'autel où j'apportai l'innocence bénie
 " De mon cœur jeune et pur, cette fleur de ma vie
 " Alors sans tache et sans remord,
 " Oû les anges chantaient les hymnes de l'aurore,
 " Oû, cet autel verra ma pauvre mère encore
 " Offrir cette fleur de ma mort."

OCTAVE CREMAZIE.

(A continuer)

LITTÉRATURE CANADIENNE

Le Roi des Etudiants

CHAPITRE XX

DEUX ATTENTATS DANS UNE JOURNÉE

A la vue de cet homme, à la figure bouleversée, qui venait d'exécuter un si prodigieux saut par-dessus les arbustes de la haie, le couple s'arrêta, étonné.
 Lapière, lui, continua pour quelque temps sa course furibonde, puis il ralentit son allure et, finalement, prit le pas ordinaire à environ deux arpents du parc.
 " C'est lui ! s'écria le jeune homme qui accompagnait la dame voilée.
 " — Qui, lui ? fit celle-ci un peu émue.
 " — Lapière !... Joseph Lapière !
 " — C'est impossible...
 " — Je te dis que je l'ai parfaitement reconnu. Une figure comme la sienne ne s'oublie pas.
 " — Mais, que faisait-il dans ce bois ?
 " — Je n'en sais rien... Tout ce que je puis dire, c'est qu'il n'était pas là pour prier le bon Dieu, et que nous ferions bien d'aller nous promener un peu de ce côté.
 " — Quelle idée !
 " — Partout où cet homme a passé, ça doit sentir le crime... Allons voir, ma sœur ; je vais te frayer un passage.
 " — Mon pauvre frère, nous n'avons pas le droit de pénétrer ainsi chez les étrangers, et si quel-qu'un nous surprenait...
 " — Pénétrons tout de même : c'est mon idée... Advienne que pourra ! Lapière vous a, ce soir, une physionomie qui ne me revient pas du tout, et le coquin m'a tout l'air... Enfin, allons toujours."
 La jeune fille, à moitié convaincue, se laissa conduire par son frère, et, après plusieurs essais infructueux, ils se trouvèrent enfin de l'autre côté de la haie.

Un sentier, à peine visible, se présentait en face d'eux.
 Ils s'y engagèrent.
 Mais les deux hardis promeneurs n'avaient pas fait un arpent, qu'un spectacle terrible s'offrit à leurs regards et qu'ils poussèrent simultanément un cri d'effroi :
 " Un cadavre !"
 Un homme gisait, en effet, en travers du chemin, la figure horriblement tatouée de sang et le front ouvert par une large blessure.
 Il paraissait mort, ou, du moins, respirait si péniblement qu'il n'en valait guère mieux.
 Ce moribond, comme on le sait, n'était autre que Gustave Després.
 Cependant, le jeune garçon s'était approché du cadavre supposé, tout en murmurant :
 " Hum ! ce pauvre diable me fait l'effet de n'avoir guère besoin de soins médicaux, car je le crois parti pour un monde meilleur... Voyons toujours."
 Et il se mit en frais de relever la tête du malheureux, pour examiner sa blessure.
 La jeune femme, elle, demeurait là, près du lieu de la catastrophe, immobile, clouée au sol, les yeux démesurément ouverts et incapable de prononcer une parole.
 Tout à coup, le médecin improvisé, qui s'occupait à étancher le sang sur le front de l'homme gisant par terre, lâcha la tête qu'il soutenait et se releva d'un bond, en poussant un cri terrible :
 " Gustave !... c'est Gustave !
 " — Que dis-tu là ? fit la jeune fille, en joignant les mains et s'avançant, pâle d'effroi.
 " — Je dis que Gustave a été assassiné... Il est mort.
 " — Grand Dieu ! serait-ce possible ?
 " — Hélas ! ce n'est que trop vrai. Regarde plutôt."
 La jeune fille, surmontant sa terreur, se courba sur l'homme assassiné et releva son voile pour mieux voir.
 Si Gustave Després eût alors ouvert soudainement les yeux, il aurait contemplé un spectacle auquel il ne se serait, certes, pas attendu : il aurait vu Louise Gaboury, sa fiancée infidèle des bords du Richelieu, penchée sur lui et pleurant à chaudes larmes.
 Mais le Roi des Etudiants dormait probablement son dernier sommeil, car il ne bougeait pas et sa respiration était imperceptible.
 Disons ici, en peu de mots, comment il se faisait que Louise se trouvait là en compagnie de son frère ; car on devine aisément que le jeune garçon, improvisé médecin, n'était autre que notre vieille connaissance, cet excellent Caboulot.
 Depuis les révélations qu'il avait faites à sa sœur, le petit étudiant avait dans la tête une idée fixe : rapprocher Louise de Després et les faire travailler de concert à la vengeance commune.
 Il se doutait bien qu'une première entrevue ne suffirait pas à effacer de la mémoire du Roi des Etudiants les événements de Saint-Monat et la trahison de Louise ; mais, bon lui-même et possédant un cœur d'or, le Caboulot se disait que Gustave finirait par pardonner, en face du repentir et des larmes de sa sœur.
 Cranponné à cette idée, le jeune Gaboury avait, non sans peine, décidé Louise à l'accompagner chez Després ; là, il apprit que ce dernier venait de partir, avec un jeune homme, pour la Canardière.
 Le parti du Caboulot fut bientôt pris. On sait que son caractère bouillant était l'ennemi acharné des atteroiements.
 " Gustave est à la Canardière, dit-il à sa sœur : eh bien ! allons-y. Nous aurons bien du malheur si nous ne le heurtons pas en chemin.
 " — Y songes-tu ? avait répondu Louise... Jamais je ne me déciderai à une semblable démarche.
 " — Tu m'as promis de te laisser guider par moi ; conséquemment, tu dois m'obéir. Pas de réplique : en avant, marche !"
 Et le tyrannique Caboulot avait, sans cérémonie, pris le bras de sa sœur et l'avait conduite nous savons où.
 Cependant, Louise, toujours agenouillée, disait :
 " Mon Dieu ! mon Dieu ! ce pauvre Gustave, le revoir en cet état !
 " — Mort ! mort ! sanglotait à son tour le Caboulot, mort sans avoir atteint son but, sans s'être vengé et avoir vengé la société !
 " — Mort sans m'avoir pardonnée ! " reprenait Louise, comme un écho funèbre.
 Ces lamentations duraient depuis cinq minutes, quand tout à coup le Caboulot bondit sur ses pieds, galvanisé par une pensée soudaine.
 " Assez pleuré ! cria-t-il. L'homme qui sort d'ici est l'assassin de Gustave : il faut que cet homme-là meure avant d'entrer dans Québec. Je l'attraperai bien."
 Et il se disposa à prendre son élan.
 " Es-tu fou ? exclama Louise en le retenant par le bras... Me laisser seule ici ?... abandonner ce pauvre Gustave, qui vit peut-être encore ?..."
 Et elle posa la main sur le cœur du moribond.
 Le Caboulot trépanait.
 " Je veux le tuer ! je veux le tuer ! rugissait-il... Point de pitié pour cet assassin d'enfer, pour cet ignoble espion, pour ce voleur de dots !
 " — Attends, attends ! dit tout à coup Louise, anxieuse et penchée sur la poitrine du cadavre.
 " — Point d'attente !... C'est tout de suite... la main me démange ! répondit soudainement le Caboulot, fou de colère et de douleur."
 Il allait bondir, quand Louise eut un soudain tressaillement.

" Reste, mon frère, Gustave n'est pas mort ;... son cœur bat," s'écria-t-elle.
 Et elle releva vers le bouillant Georges sa pâle et douce figure, où brillait un rayon d'espérance.
 " Dis-tu vrai ? " exclama le petit étudiant, qui se précipita sur le corps de Després et appuya son oreille sur la poitrine du blessé.
 " En effet, dit-il au bout de quelques secondes, le cœur bat et ce pauvre Gustave est encore vivant... Tout espoir n'est pas perdu."
 Puis se relevant :
 " Vite, à l'œuvre... Je cours chercher de l'eau... Nous le sauverons, Louise."
 Heureusement qu'un ruisseau coulait à quelques pas de là, sous le petit pont dont nous avons déjà parlé. Le Caboulot s'y transporta en deux enjambées et rapporta de l'eau dans son chapeau.
 Quoique étudiant de première année, le jeune Gaboury aurait eu honte de ne pas savoir baigner une blessure. Il lava donc à grande eau la plaie qui ouvrait le front de Després, puis la banda soigneusement avec le mouchoir de Louise, préalablement trempé dans le ruisseau.
 Et, satisfait de son pansement, il regarda le blessé, lui tenant le pouls, comme aurait pu faire un vrai médecin.
 Ce traitement si simple du futur docteur en médecine suffit cependant pour ranimer le Roi des Etudiants. Le pouls reparut à l'artère radiale ; la figure se colora imperceptiblement, et la respiration devint plus facile. Quelques mots inintelligibles s'échappèrent même des lèvres pâles du jeune homme.
 Mais il ne bougea pas autrement, et ses yeux demeurèrent entr'ouverts.
 " Allons, grommela le Caboulot, avec toute l'importance d'un vieux praticien, le cerveau a subi une plus forte commotion que je ne le pensais, et Gustave a besoin de soins attentifs. Je vais aller chercher une voiture et nous le transporterons à Québec, chez lui.
 " — Non pas, répliqua vivement Louise, c'est chez nous qu'il faut l'emmener. Je serai sa garde-malade, et peut-être...
 " — Au fait, tu as raison, ma sœur, et je ne suis qu'une grue de n'avoir pas songé à cela. Gustave sera tellement dorloté et médicamenté chez le père Gaboury, qu'il reviendra à la santé malgré lui... Mais, ajouta-t-il en remettant son chapeau sur sa tête, je suis ici à dire des fariboles, tandis que je devrais galopper à la recherche d'une voiture. Attends-moi : je ne serai pas longtemps."
 Et le petit étudiant partit comme un trait, bondit par-dessus la haie avec l'agilité d'un acrobate, prit sa course dans la direction de Québec, et disparut finalement à un coude du chemin.
 Louise resta donc seule, en face du moribond.
 La nuit tombait ; l'obscurité envahissait le parc, et la clarté rougeâtre qui estompait le couchant faisait ressortir davantage les teintes sombres de la forêt.
 Aucun bruit ne s'élevait de la route de la Canardière ; seules, les grenouilles, croassant dans les flaques d'eau, faisaient entendre leur monotone trémolo, auquel répondait d'une façon sinistre la respiration comateuse du blessé.
 Louise eut peur...
 Quoique éveillée, elle eut un singulier cauchemar. Il lui sembla que le corps de Després se redressait lentement et se remettait sur ses pieds, avec des mouvements d'automate ; les yeux du malheureux se changeaient en charbons ardents ; sa blessure se rouvrait et laissait couler un flot de sang lumineux ; puis, enfin, une voix sépulchrale se faisait entendre, qui disait : " Tu vois, Louise, cette horrible blessure : elle va me tuer ; mais ce n'est rien en comparaison de celle que tu fis à mon cœur, il y a sept ans... Je me meurs depuis ce jour, Louise : adieu !... " Et le corps retombait lourdement en travers du sentier durci...
 A cette horrible vision, la pauvre jeune fille sentit une sueur glacée inonder ses tempes, et elle ne put que se laisser choir sur ses genoux, en voilant sa figure de ses mains tremblantes.
 Elle était dans cette position depuis une minute à peine, quand un frôlement imperceptible agita le feuillage tout près de là... Une figure blême se glissa derrière la jeune fille agenouillée ; deux mains, tenant un foulard plusieurs fois replié, s'avancèrent en silence de chaque côté de sa tête ; puis, soudain, le foulard glissa rapidement sur la bouche, et se trouva noué derrière la nuque de Louise...
 La malheureuse, affolée de terreur, voulut crier ; mais l'horrible figure blême lui apparut, grimaçante et moqueuse...
 Alors, la pauvre fille perdit tout à fait connaissance entre les bras de la sinistre apparition, pendant que ses lèvres décolorées murmuraient :
 " Encore lui !..."
 Cinq minutes plus tard, le roulement sourd d'une voiture se fit entendre et un homme apparut dans le sentier.
 C'était le Caboulot.
 Il était suivi du cocher de la voiture, qui venait lui aider à transporter le Roi des Etudiants évanoui.
 La première parole du Caboulot fut à l'adresse de sa sœur.
 " Ai-je été trop longtemps, ma sœur ?... As-tu eu peur ? " demanda-t-il.
 Pas de réponse.
 " Oû es-tu donc, Louise ? " reprit le jeune homme, en élevant la voix.
 Même silence.
 L'inquiétude commença à gagner le petit étudiant. Louise pouvait bien s'être éloignée de quelques pas, et pour une minute ou deux ;

mais, dans tous les cas, elle devait se trouver à portée d'entendre les appels réitérés de son frère.

Le Caboulot se fit cette supposition, et beaucoup d'autres, mais inutilement : Louise demeura introuvable. On eut beau chercher, fouiller le parc : rien !

Alors, un véritable désespoir s'empara de l'enfant. Il aurait sangloté, s'il eût été seul.

Que faire?... Le petit étudiant le demandait à tous les échos de la Canadière et à tous les saints du calendrier.

Placé dans la dure alternative d'abandonner sa sœur ou de risquer la vie de son ami Després, en le privant des soins immédiats que requerrait son état, le Caboulot ne savait quel parti prendre... Il se lamentait et s'arrachait les cheveux ; mais ces démonstrations violentes n'avancèrent pas les choses...

Le cocher risqua un avis. Par hasard, ce cocher-là se trouvait être un homme de bon conseil.

"Mon petit monsieur, dit-il, écoutez-moi. Votre position est embêtante, je l'avoue ; mais ce n'est pas en vous donnant des taloches et en geignant que vous en sortirez... Allons au plus pressé ; il y a ici un homme qui peut mourir, faute de soins : dépêchons-nous de le transporter en bon lieu. Puis, si vous ne trouvez pas votre sœur à la maison, eh bien ! vous aurez toute la nuit pour chercher. Pas vrai ?

—Vous avez raison, murmura le Caboulot ; si Gustave mourait sans médecine, je me le reprocherais toute ma vie. Transportons-le dans la voiture, et filons vers Québec. Je reviendrai plutôt.

Trois quarts d'heure après, le Roi des Étudiants reposait dans le lit virginal de Louise. Un médecin était à son chevet.

VINCESLAN-ÉUGÈNE DICK. (A continuer.)

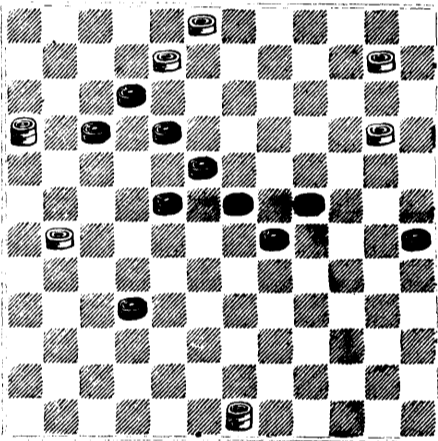
LE JEU DE DAMES

Les personnes qui auraient des problèmes à nous envoyer pour être publiés, devront les adresser à l'éditeur du jeu de Dames, bureau de L'Opinion Publique, Montréal.

Les solutions doivent être également envoyées à la même adresse.

PROBLÈME No. 48

Par C. LABELLE, Montréal NOIRS



BLANCS

Les Noirs jouent et gagnent

Solution du Problème No. 46

Table with 2 columns: Les Blancs jouent de, Les Noirs jouent de. Rows show moves like 34 à 27, 14 8, 26 21, 46 40, 37 26, 39 4*, 44 et gagnent.

Solutions justes du Problème No. 46

Québec :—N. Langlois, R. Roussel, J. Lemieux et O. Tardif.

Il s'est glissé deux erreurs dans le problème No. 47 : au lieu de pions blancs sur les cases 47 et 62, il faut deux noirs.

Dans un café :

—Garçon !... le Temps !... —Monsieur, il est égaré. —Cherchez-le alors. Cherchez et vous trouverez.

—Inutile, monsieur, vous savez bien que le temps perdu ne se retrouve pas.

Bébé adore le sucre et il en demande à sa mère pour manger sa pêche. La mère refuse. L'enfant paraît résigné, puis tout à coup avec gravité :

—Tu sais, maman, ce qui est arrivé dans le quartier. Il y avait un enfant à qui sa mère a refusé du sucre pour manger sa pêche.—Eh bien !—Le lendemain, il est tombé dans un puits.

Le Vin de Quinine est une préparation médicale qui jouit aujourd'hui d'une réputation justement méritée. Comme tonique fortifiant pour les personnes débiles et souffrant du frisson et des accès de fièvre, il possède un mérite inappréciable. Des milliers de certificats attestent d'une manière indubitable ses propriétés bien-faisantes et curatives.

Le Vin de Quinine de Devins et Bolton est le seul qui est approuvé par la faculté médicale, et le seul qui puisse vous offrir ces hautes recommandations et ces garanties indiscutables.

—Toujours les Marseillais ! Marius Coubasson a un estomac d'autruche, et il s'en vante à tout propos.

Un jour, cependant, son ami Balantesque émit des doutes à cet égard.

—Mon cer, lui dit Marius, je ne veux pas parler, je te volerais ; j'ai déjà gagné ce pari-là. Un jeune homme de la Ciotat ne voulait pas me croire. Nous pariâmes un dîner. Nous voilà rendus au Jardin zoologique. Il prend son mouchoir, y fait quatre nœuds et le présente à l'autruche ; l'autruche l'avale. Je prends mon mouchoir, j'y fais cinq nœuds et je l'avale aussi. Le jeune homme de la Ciotat prend un caillou ; l'autruche n'en fait qu'une bouchée. Je prends deux cailloux — et je les engloutis. Le jeune homme prend une clé, la tend à l'autruche... Elle avance le bec, saisit la clé, et, après quelques efforts, elle ingurgite la clé...

—Bagasse ! murmura l'ami Balantesque, qu'est-ce que tu as pu faire après ça ? —Moi ? L'ai avalé la serrure !

Prix du Marché de Détail à Montréal.

Table with 3 columns: FAREINE, GRAINS, LEGUMES. Lists prices for various goods like Farine de blé, Patates, Oignons, etc.

Table with 3 columns: LAITIÈRE, VOLAILLES, GIBIERS. Lists prices for dairy products, poultry, and game.

Table with 3 columns: VIANDES, DIVERS. Lists prices for meats and other goods.

Table with 3 columns: MARCHÉ AUX BESTIAUX. Lists prices for various types of livestock.

Table with 3 columns: PAIN, FLEURS ET ARTICLES DE MODES. Lists prices for flour and fashion items.

Table with 3 columns: HABILLEMENTS FAITS A ORDRE. Lists prices for custom-made clothing.

Table with 3 columns: VENTILATEUR. Lists prices for ventilation equipment.

Table with 3 columns: LISTE DE PRIX. Lists prices for various mechanical and electrical items.

Table with 3 columns: RECOMPENSE. Lists prices for rewards and services.

Table with 3 columns: ON DEMANDE. Lists prices for various goods and services.

Table with 3 columns: A. BEAUCHEMIN & CIE. Lists prices for various goods.

Table with 3 columns: Moulins à Battre. Lists prices for flour mills.

Table with 3 columns: A. BEAUCHEMIN & CIE. Lists prices for various goods.

Table with 3 columns: Moulins à Battre. Lists prices for flour mills.

Table with 3 columns: A. BEAUCHEMIN & CIE. Lists prices for various goods.

Table with 3 columns: Moulins à Battre. Lists prices for flour mills.

La Compagnie d'Assurance Mutuelle contre le Feu du Comté d'Hochelaga, No. 194, RUE ST. JACQUES, MONTREAL.

OFFICIERS : WILLIAM RUTHERFORD, PRÉSIDENT. JAMES GRANT, DIRECTEUR-GERANT. DIRECTEURS : J. K. WARD, Maire de Notre-Dame de Grâce. MICHEL LEFEBVRE, Maire du Coteau St. Louis. JOHN McMILLAN, Marchand et Raffineur d'Huile. WILLIAM RUTHERFORD, Marchand de Bois, etc. JAMES GRANT, Côte des Neiges.

Assurance Contre le Feu, de toute description, pourvu que ce ne soit pas sur des Risques spécialement hasardeux, entreprise à des conditions Équitables. 7-42-64

MELASSE LA CIE. DE SIROP DECASTRO

OFFRE LES MARQUES SUIVANTES : BARBADES, CIENFUEGOS, STE. LUCIE, MUSCOVADO, MARNÉE, CENTRIFUGE, FILTRÉE, SUGAR HOUSE. LES DIFFÉRENTES QUALITÉS DE SIROPS. Les commandes pour le Commerce de Gros seulement sont reçues. 88, RUE KING, MONTREAL. 7-40-61

LE PLUS GRAND ÉTABLISSEMENT DE MARCHANDISES SÈCHES MONTREAL

EST SANS CONTREDIT CELUI DE A. PILON & CIE. 618, RUE STE. CATHERINE (A l'Enseigne de la Boule Verte.)

Toutes leurs MARCHANDISES ont été choisies avec une scrupuleuse attention sur les MARCHÉS CANADIENS, AMÉRICAINS ET EUROPÉENS. De plus, A. P. & CIE. achètent beaucoup aux Écans et JOBBENT énormément des Principales Manufactures, ce qui leur permet de Vendre à des Prix plus bas que partout ailleurs.

Ilsgardent constamment en main l'assortiment le plus grand, et toutes les familles peuvent être certaines de trouver à leur MAGASIN toute espèce de Marchandises, depuis les communes jusqu'aux Marchandises les plus fines et les plus riches. C'EST LE MAGASIN PAR EXCELLENCE POUR LES FAMILLES.

POUR VOS ACHATS D'AUTOMNE, allez chez A. PILON & CIE.; c'est là où les GROS DRAPS, les RATINES, les TWEEDS CANADIENS, ANGLAIS ET ÉCOSAIS, les ÉTOFFES À ROBES, les MÉRINOS NOIRS et de COULEUR, les ALPAGAS, les WINCEYS, les CHALES, les ÉTOFFES À MANTEAUX, les COUVERTES DE LAINE, les SOIES NOIRES ET DE COULEUR, les BAS DE LAINE, les CAPOTS DE CAOUTCHOUC, les CORSETS, etc., etc., sont Vendus à des Sacrifices Énormes.

Nous attirons l'attention toute particulière des Dames sur notre magnifique assortiment de Chapeaux, Fleurs et Articles de Modes. Nous avons en main ce qu'il y a de plus beau et nous le vendons à très-bas prix. Nous avons 20 Modistes de première classe pour les Chapeaux. Les patrons de Robes et Manteaux sont donnés gratis.

HABILLEMENTS FAITS A ORDRE sous le plus court délai par un Tailleur d'expérience. Demandez les CORSETS PLASTIQUES. N'oubliez pas la place : A. PILON & CIE. 615, RUE STE. CATHERINE, MONTREAL. A l'Enseigne de la Boule Verte. 7-37-52-57

VENTILATEUR BREVETÉ DE GEO. YON FERBLANTIER ET PLOMBIER. Approuvé par les hommes de science et de l'art. la portée de toutes les bourses.

LISTE DE PRIX. Aspira pour tuyaux de poêle, suffisant pour aérer les pièces où passent les tuyaux \$1.50. Aspirateur pour poêles de passage \$3.00. Aspirateur pour poêles de cuisine \$4.00. Appareil complet de ventilation consistant en tubes métalliques posés dans les plafonds, pour appartements de 4 ou 5 pièces dans les maisons ordinaires à Montréal \$50 à \$55. EN VENTE AU No. 241, RUE ST. LAURENT, MONTREAL.

UY ESCOMPTÉ LIBÉRAL EST ALLOUÉ AU COMMERCE. \$225. PIANOS POUR \$225. Neufs—pleinement garantis. Octaves,—toutes les Améliorations modernes,—le son est plein, riche et pathétique,—Combinaison exquise, produisant un magnifique effet d'orchestre. Notre désir est qu'ils soient soigneusement essayés et examinés. \$225 chaque. Réparations de toutes sortes à prix modérés.—LEICESTER, BUS-SIERE & CIE., Fabricants de Pianos, Nos. 270, Rue Lamontagne, Montréal. 7-1-48

CHROMOS GRANDS et PETITS. Vingt Chromos Magnifiques Cartes d'Affaires, douze échantillons pour 25 cts. Catalogue superbement illustré, gratis. Adressez : W. H. HOPE, 26, rue Bleury, Montréal. Quartier-général de Chromos américains et étrangers.

SIROP EXPECTORANT du DR. CODERRE Pour la TOUX, le RHUME, les AFFECTIONS des BRONCHES, etc., etc.

Sirop du Dr. CODERRE pour les Maladies des Enfants, telles que la Diarrhée, Dissentérie, Dentition douloureuse, etc. Elixir Tonique du Dr. Coderre, pour les maladies Nerveuses, Débilité et les maladies de la peau et du sang.

Tous ces remèdes si efficaces sont préparés sous la direction du Dr. J. EMERY CODERRE, qui pratique depuis plus de 30 ans, et leur usage est recommandé par les Professeurs de l'École de Médecine et de Chirurgie de Montréal. En vente chez les principaux pharmaciens. 7-15-52-2



Remèdes Modeles Anglais DE WINGATE.

Ces précieux remèdes qui ont subi toutes les épreuves, sont les meilleurs que l'expérience et des recherches soigneuses ont produits pour la guérison des différentes maladies pour lesquelles ils sont spécialement désignés. Ils sont préparés d'après les recettes du célèbre Dr. Wingate, de Londres, Angleterre, et nulle autre que les plus purs ingrédients entrent dans leur composition. Ils sont purs en qualité, prompt en action, efficace en usage, et employés avec succès par les plus éminents Médecins et Chirurgiens, dans les Hôpitaux et la pratique privée, dans toutes les parties du monde.

Epurateur du Sang, de Wingate. —Le remède le plus efficace connu, pour la guérison de Scrofule, Erysipèle, Feu Volage, Maladies de la Peau, et toutes les Impuretés du Sang, Maladies Chroniques, et Désordres du Foie. Un parfait Rénovateur et Vigorateur du système. Mis en grandes bouteilles. PRIX, \$1.00 PAR BOUTEILLE.

Preservatif de Wingate pour Enfants. —Le plus sûr et le meilleur remède pour la Dentition des Enfants, Diarrhée, Dysenterie, Coliques, et toutes les différentes maladies de l'Enfance. Il apaise les douleurs, et calme les souffrances de l'enfant, et produit un sommeil tranquille. En usage dans toute l'Europe depuis près de 80 ans. PRIX, 25 CTS. PAR BOUTEILLE.

Pilules Cathartiques de Wingate. —Pour toutes les maladies de l'Estomac, du Foie et des Intestins. Elles sont douces, certaines et promptes dans leur opération ; elles nettoient entièrement le canal alimentaire, régularisent les sécrétions, et arrêtent court les progrès de la maladie. PRIX, 25 CTS. PAR BOITE.

Pilules Nervo-Toniques de Wingate. —Employées avec un succès remarquable pour la Névralgie, Epilepsie, Choléra, Paralysie, Adoncissement du Cerveau, Perte de Mémoire, Désordres Mentaux, Faiblesse, et toutes les affections nerveuses. PRIX, \$1.00 PAR BOUTEILLE.

Tablettes Dyspeptiques de Wingate. —Pour la guérison de la Dyspepsie, Indigestion, Flatuosité, Irritabilité de l'Estomac, Perte d'Appétit, et Débilité des Organes Digestifs. Un aide puissant à la Digestion, et beaucoup plus efficace que les autres remèdes ordinaires. PRIX, 50 CTS. PAR BOITE.

Trochisques Pulmoniques de Wingate. —Un excellent remède pour la Toux, Rhumes, Enrouement, Bronchites, Asthme, et les irritations de la Gorge et des Poumons. Les Orateurs et les Chantres publics les trouveront très efficace en donnant du pouvoir et de la clarté à la voix. PRIX, 25 CTS. PAR BOITE.

Pastilles de Wingate contre les Vers. —Un remède sûr, plaisant et efficace pour les Vers, administrés doucement, elles n'injurent pas l'enfant le plus délicat, et sont suffisamment laxatives pour enlever toutes les sécrétions malsaines, et régulariser l'action des Intestins. PRIX, 25 CTS. PAR BOITE.

Soulage-Douleur de Stanton. —La meilleure Médecine de Famille pour l'usage interne et externe. Il guérit les Crampes et les Douleurs dans l'Estomac, le Dos, les Côtés, et les membres. Il guérit les Rhumes Soudains, Mal de Gorge, Ecrasûres, Brûlures, Rhumatisme, Névralgie, et toutes les douleurs et souffrances. PRIX, 25 CTS. PAR BOUTEILLE.

Renovateur des Montagnes Vertes, de Smith. —Nous avons seuls le contrôle dans la Puisse du Canada, pour la vente de ce remède bien connu, lequel, comme Correcteur du Foie, et spécifique pour les désordres bilieux, et les maladies du Foie, est sans égal. PRIX, \$1.00 PAR BOUTEILLE.

Les Remèdes ci-dessus sont vendus par tous les Droguistes et Marchands de Médecines. Des Circulaires de description sont fournies sur demande, et des paquets simples sont envoyés, affranchis, sur réception du prix. PRÉPARÉS SEULEMENT PAR LA COMPAGNIE DE PRODUITS CHIMIQUES DE WINGATE, (LIMITÉE.) MONTREAL. 7-8-52-15. L'OPINION PUBLIQUE est imprimée aux Nos. 5 et 7, rue Bleury, Montréal, Canada, par la COMPAGNIE DE LITHOGRAPHIE BURLAND-DESBARATS